**Prof. Dr Andreas WOLLBOLD**

ÉNIGME DE LA PAGE D'ACCUEIL

### TOUS LES PUZZLES DE PÂQUES, D'ÉTÉ ET DE NOËL

### DANS UN DOCUMENT

## DEVINETTE DE PÂQUES 2017

Le nom de famille recherché est un nom de famille français. Il s'agit d'un Monsieur NN. (= le mot solution recherché), qui avait épousé une parente de sainte Thérèse de Lisieux. Il était lui-même très éloigné de la foi chrétienne et, par ses arguments, mettait également en difficulté la foi de sa femme. Thérèse lui a alors recommandé de lire les conférences de Charles Arminjon sur les mystères de l'au-delà. Thérèse a sacrifié sa propre épreuve de foi pendant les 18 derniers mois de sa vie, en particulier pour ce parent par alliance. Comment s'appelle-t-il ?

Des aides ? Dans mon édition de "Histoire d'une âme", la solution se trouve dans une des notes.

L'ÉNIGME À RÉSOUDRE

Nous recherchons un personnage portant les initiales C. J. Il s'agit du personnage décisif de l'intrigue cadre de l'un des plus importants romans bibliques, écrit en 1937. Celui-ci traite d'un prophète de l'Ancien Testament qui, sous de nombreux traits, apparaît comme un modèle du Christ. Ce n'est pas un hasard, car l'auteur était un juif, très proche du christianisme catholique, qui s'est engagé pour un renouveau de la culture à partir du

primauté du spirituel et du religieux. L'intrigue cadre avec C. J. se déroule en Terre sainte de nos jours. Il y séjourne après avoir perdu sa jeune épouse au Caire peu de temps auparavant. Il est entré dans une crise de création dépressive, se sent comme vidé et isolé de son environnement, mais se sent en même temps mystérieusement attiré par Jérusalem, le "centre du monde". Une maladie le tourmente - l'auteur pense sans doute ici à l'épilepsie. Elle s'empare de lui sur le mont du Temple, mais au lieu de l'absence attendue, il a une vision - précisément celle du prophète dans le Temple et donc le début de l'intrigue biblique du roman. Tout à la fin, dans l'épilogue, C.J. dit : "Ce prophète était un homme sensible, en contradiction impitoyable avec son monde et son époque. C'était un homme timide, que même les erreurs de cette terre, si évidentes et si puissantes, n'ont pas fait plier. Car il n'obéissait à personne d'autre qu'à la voix de Dieu qui parlait en lui et à lui...". Et notre auteur de conclure : "Il sait qu'avec ces mots, il n'a guère fait état de sa véritable expérience. Ce sera d'ailleurs seulement l'une de ses tâches, montrer qu'il n'y a de grandeur que contre le monde et jamais avec le monde, que les éternels vaincus sont les éternels vainqueurs et que la voix est plus réelle que le bruit".

DEUX CONSEILS

Quel nom se cache donc derrière C. J. ? La veuve de notre auteur a d'abord supprimé le cadre ; on ne le retrouve que dans les éditions ultérieures. Deux conseils peuvent toutefois aider : 1. l'initiale de son nom de famille correspond également à l'initiale de notre prophète. 2) Par pure coïncidence, le nom de famille est également celui d'un personnage littéraire célèbre, qui a été interprété de manière époustouflante et comique par Stephen Fry dans l'adaptation cinématographique. Voilà, assez d'appetizer pour le flair criminalistico-belletristique. Amusez-vous à chercher - et ensuite à lire ! Quel est donc le nom complet de C. J. ?

## DEVINETTE DE NOËL 2017

On recherche un saint de l'Eglise catholique avec son prénom et son nom de famille. L'épisode le plus connu est celui de sa conversion. Il était certes déjà clerc depuis quelques années, mais il combinait encore habilement les devoirs spirituels avec les espoirs mondains : Carrière et honneur, revenus et influence. "A l'époque, je me trouvais dans cette erreur commune de rechercher la grandeur, la richesse, les honneurs et les fonctions. Je pensais pourtant que c'était bien, car je voyais la même chose chez les autres, clercs et laïcs". Grâce à sa bonne formation juridique, cette attitude lui valut un certain succès et fit de lui un avocat à la curie de son évêché. Un jour, il a gagné un procès pour un ami, mais en utilisant un petit mensonge. Au début, il n'y a pas pensé, mais le soir, chez lui, il a ouvert la Bible et est tombé sur une parole du livre de la sagesse qui lui a fait comprendre sans équivoque qu'un menteur se prive du salut de son âme. Cela lui donna beaucoup à réfléchir : "Pour aider quelqu'un d'autre, j'ai donc tué ma propre âme" ! Se repentant de son mensonge, il prit la décision de démissionner de son poste d'avocat et d'entrer dans les ordres, ce qu'il fit quelques années plus tard. Jusqu'alors, il n'était certainement pas un mauvais homme, respecté et aimé de tous, doué et zélé, mais cette faute lui a révélé que l'homme se trouve devant Dieu tout autrement que devant le monde. Les historiens ne sont pas encore tout à fait au clair sur les détails de cet événement. Ce qui a certainement contribué à sa conversion, ce sont les exercices spirituels qu'il a suivis auprès d'un théologien conciliaire et supérieur religieux qui deviendra célèbre par la suite. On pourrait imaginer que le repentir du mensonge l'a fait réfléchir et l'a motivé à faire ces exercices spirituels, et que ceux-ci l'ont conduit à sa grande décision.

Le saint recherché est enterré dans l'église de son ordre dans une ville où il a longtemps exercé son ministère. Cette ville est notamment connue pour une chose circulaire et appréciée dans le monde entier. Son lieu de naissance porte aujourd'hui son nom. Il n'a reçu son prénom qu'à son entrée dans sa communauté de clercs réguliers. Ce faisant, il l'a choisi parce qu'il exprimait son amour particulier pour la croix et l'abnégation. Le jour de la fête de son patronyme est aussi le jour de sa prise d'habit. Il est mort de manière assez mémorable et très sacerdotale.D'ailleurs, ma supposition personnelle est qu'il a trouvé la parole biblique contre le mensonge en lisant son bréviaire la veille d'un dimanche d'été. (Ce qui montre au passage qu'il faut être attentif à son bréviaire ou à ses prières en général...).

## DEVINETTE DE PÂQUES 2018

Lorsqu'il a commencé ce livre, il vivait depuis quelques années dans un lieu de pèlerinage mondialement connu, sur une place tout à fait idyllique avec une bonne vue sur les toits de la ville et juste à côté d'une belle vieille église, qui est aujourd'hui surtout admirée pour ses très vieilles portes en bois. Celle-ci n'était certes pas un but de pèlerinage prioritaire, mais elle était tout de même très importante sur le plan liturgique en un jour particulier. Mais il était de toute façon tout à fait l'érudit qui préférait s'asseoir parmi les livres ou les étudiants, enseigner, écrire ou discuter. Le fait qu'il ouvre la bouche - blond comme la paille, une grosse tête, grand, trapu, sain, résistant et un peu chauve sur la tête - n'allait pas de soi, car ses amis le comparaient avec ironie et gentillesse à un animal qui ne donne de ses nouvelles que très occasionnellement. Un homme d'esprit donc (d'ailleurs aussi fabuleusement distrait !), et pourtant il ne parvint pas à achever sa grande œuvre dans ce lieu de pèlerinage, et elle resta même inachevée sous sa plume. Il dut s'interrompre au milieu de la troisième (et tout de même dernière) partie, et ses élèves le complétèrent à partir de ses cours et de ses notes. Mais il y avait des raisons à cela, car il avait aussi beaucoup d'autres œuvres théologiques et philosophiques à terminer, sans parler de ses devoirs de professeur et finalement aussi d'un long voyage pour un concile œcuménique, qui était d'ailleurs aussi essentiellement consacré à l'œcuménisme. D'ailleurs, pas tous

Les princes de l'Eglise l'estimaient beaucoup et, dans sa ville universitaire, l'évêque jeta brièvement le discrédit sur ses thèses, et ce même après sa mort. Ce ne fut pas le seul procès qui lui fut fait, même à titre posthume.

Un deuxième procès, beaucoup plus complexe, a pris pas moins de 44 ans pour être ouvert ; il s'est toutefois bien terminé pour notre professeur, et de manière tout à fait honorable.

CE QUE JESUS A FAIT ET COMMENT IL A VIVÉ Mais revenons à notre livre. Il a été très populaire et très lu à une époque, mais aujourd'hui, malgré de nombreuses déclarations du bout des lèvres, son étoile a bien baissé. C'est dommage, car il est toujours bon à découvrir. C'est le cas de celle que nous recherchons dans l'énigme de Pâques 2018. Au début de la troisième partie, notre auteur a consacré beaucoup de temps à la vie de Jésus, c'est-à-dire non seulement aux grands thèmes de l'incarnation, de la croix et de la résurrection, mais aussi à la pauvreté de Jésus, à ses miracles et à son jeûne. Avec sa minutie habituelle, il a par exemple abordé la question de savoir pourquoi Jésus n'avait rien laissé d'écrit (un contraste frappant avec notre auteur !) et a donné plusieurs réponses, dont une vraiment humble pour un auteur prolifique : la manière supérieure d'enseigner consiste à graver l'enseignement dans le cœur des auditeurs. Mais tout de même, une tradition crédible raconte que Jésus lui-même l'a félicité à la fin de sa vie pour ses écrits, et les personnes croyantes peuvent partir du principe qu'il a désormais reçu la récompense qu'il méritait au ciel.

LA QUESTION

La question de l'énigme pascale est donc la suivante : quel est le nom de l'auteur, quel est son livre et où y trouve-t-on la vie de Jésus depuis sa venue dans le monde jusqu'à sa résurrection ?

## Casse-tête de l'été 2018

L'été, c'est le temps de la lecture - que ce soit dans une chaise de plage, en prenant une collation dans un chalet d'alpage ou dans un avion à réaction. C'est pourquoi l'énigme de l'été 2018 porte sur la littérature, tout comme celle de 2017. Cette fois-ci, l'œuvre recherchée n'est toutefois pas aussi bedonnante qu'il y a un an, mais il s'agit d'un récit mince ou plus précisément d'une nouvelle. Pour celle-ci, nous cherchons les prénoms des deux personnages principaux.

LA MATIÈRE À ÉNIGMES

La nouvelle peut être lue comme une histoire de voyageur de l'espace, même si ce n'est pas de la science-fiction. À un moment crucial, la distance croissante et la perspective inhabituelle changent radicalement la vision de notre planète bleue. Mais il n'en résulte pas ce que l'on appelle l'effet Overview des astronautes, c'est-à-dire qu'en regardant en arrière, ils admiraient la beauté de la Terre et s'y sentaient profondément attachés. Dans la nouvelle, la vue de la Terre évoque plutôt le mot de Blaise Pascal : "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie". Ce regard donne le vertige et permet d'anticiper le retour. Plus précisément, le vertige n'est ressenti que par une seule personne, la spationaute, dont nous cherchons donc le nom (avec celui de son amant). Mais cette apparence tout à fait appropriée de la jeune femme lui vaut aussitôt le reproche que son sexe ne supporte pas le ciel. Comme en pénitence, on lui impose une longue maladie et une étrange purification.

Maintenant, elle semble merveilleusement bonne et douce. C'est pourquoi on a attribué à l'auteur des clichés traditionnels sur les rôles du sexe faible, une aversion pour l'émancipation et pour le type de femme conquérant le monde (l'espace), voire même un malicieux "Tu vois, c'est ce qui arrive !" à l'égard de la dame décrite comme la plus imprudente, qui doit se battre pour trouver sa place dans l'équipage de trois hommes (justement pas en tant qu'homme, mais en tant que femme) contre des résistances. Mais notre auteur est bien trop complexe, voire même déchiré, pour de tels clichés de rôles domestiques. Ou plutôt, il a un sens inégalé des deux côtés de la nature, et ce aussi bien pour le cosmos que pour la nature humaine. Et c'est ainsi que la nouvelle traite en fait bien plus du drame de la vision juste : tout a deux côtés, mais comment ne pas être déchiré et broyé entre eux, mais plutôt purifié et mûri ? Celui qui, au cours de sa lecture, ne se contente pas de porter des jugements rapides, mais regarde de plus près, remarquera :

 Dans ce drame, les hommes sont tout à coup malmenés : ni les deux autres pilotes d'altitude, tous deux si froids qu'ils n'ont pas besoin, comme notre jeune femme, de s'emmitoufler profondément dans des fourrures pour affronter le froid là-haut ; ni l'amant, qui suit d'emblée son voyage céleste avec une longue-vue, assez mécontent, et qui se montre au fil du récit plus narcissique que dévoué. Et à peine l'amour des deux s'est-il manifesté qu'il n'a rien de mieux à faire que de lui donner immédiatement une preuve d'amour qu'elle ne désire pas du tout : non pas un voyage dans l'espace, mais un voyage autour du monde. On ne peut s'empêcher d'y voir davantage l'affirmation de sa virilité orgueilleuse qu'un véritable dévouement. En comparaison, notre jeune femme apparaît comme la seule vraie voyante, précisément parce qu'elle se laisse pénétrer par l'abîme, le dilemme et la perte dans l'espace et qu'elle ne serait prête à l'amour, à la proximité et à l'engagement véritables qu'à partir de cette expérience. Oui, serait, car tout cela se termine de manière vraiment triste. L'un dans l'autre, c'est donc aussi une histoire d'homme et de femme, de leurs différents dons et désirs, et une invitation à ne pas voir ce thème à plusieurs niveaux de manière unilatérale - donc, une fois de plus, le drame de la vision juste. L'histoire a encore bien d'autres aspects, de sorte que la lecture conduit également au drame des nombreuses perspectives. C'est d'ailleurs ce qui a conduit la littérature germanique à une multitude d'interprétations parfois contradictoires, mais qui ont souvent elles-mêmes plutôt l'air des deux altistes masculins de l'Occupation, parce que, comme eux, ils mesurent, analysent, synthétisent et sondent des significations secrètes avec maestria, mais n'arrivent peut-être pas vraiment à atteindre le point le plus intime de ces pages étrangement contradictoires.

L'ÉNIGME

Dans notre énigme de l'été 2018, nous cherchons donc les prénoms des deux personnages principaux, la jeune fille qui conquiert l'espace et l'homme à la lunette. Si vous n'avez pas encore trouvé la bonne réponse, voici quelques pistes pour vous aider à trouver votre chemin :

L'auteur est un passeur de frontières, considéré aujourd'hui comme un grand réconciliateur littéraire dans une région qui a connu un grand déplacement de population après la Seconde Guerre mondiale. Son prénom peut également être compris comme un pont entre deux cultures et deux groupes linguistiques. Dans ses grands romans, l'auteur est connu par ses non-fans comme un grand ennuyeux, car on y cherche en vain du suspense, des changements de scène rapides et des rebondissements surprenants. Mais cela est aussi dû à sa conception de la nature, de l'art, de l'ordre et de la vraie vie, qui lui a valu un public fidèle et même, ces dernières années, une certaine renaissance. Un personnage secondaire important de notre nouvelle n'est pas un homme, mais un chat noctambule. Le prénom de notre dame rappelle une célèbre femme romaine, modèle de bravoure et de non-conformisme, qui soutenait ses fils dans leur combat social révolutionnaire. Notre nouvelle est la première œuvre publiée de l'écrivain, encore assez romantique (ou déjà antiromantique ?) et pleine d'idées et de thèmes. Cela la rend attrayante, mais aussi un peu sombre dans sa compréhension. Elle comporte quatre intertitres qui, comme d'autres, rappellent Jean Paul, mais aussi E.T.A. Hoffmann et Robert Schumann. On connaît également sa description d'une éclipse de soleil (c'est ainsi qu'il écrivait, avec un ß au lieu d'un s !), dont il avait été témoin. Mais le plus connu est sans doute son conte de Noël dans les montagnes, qui a tout ce qu'il faut pour être kitsch à l'état pur : des rafales de neige, la solitude de la montagne, des petits frères et des petites sœurs, une grande détresse et bien sûr une fin heureuse. Et pourtant, ce récit a lui aussi beaucoup de profondeur, comme si l'on plongeait dans une grotte.

## Casse-tête de Noël 2018

L'énigme porte sur un diacre, un saint et un diacre très connu. D'après son nom, il devrait être français, mais c'est uniquement parce que son père avait beaucoup d'affaires dans le sud de la France et qu'il voulait que son fils se consacre dès sa naissance à son activité fructueuse. D'une manière ou d'une autre, sa fierté commerciale a eu plus tard un rapport avec un conflit classique entre père et fils, à l'issue duquel le futur diacre est devenu tout sauf un capitaliste précoce. (Bon, pas vraiment marxiste non plus, même si plus tard, dans l'Église catholique, un vaste mouvement utilisant souvent des analyses marxistes de la société s'est réclamé de lui). Quoi qu'il en soit, notre personnage principal a regardé toute sa vie avec un grand scepticisme l'argent, les biens et la richesse, ce qui nous amène à la vraie question de l'énigme, et elle est vraiment de Noël : quel est le nom de la localité où, trois ans avant sa mort, il a célébré la nuit de Noël de manière très originale ?

Cette fête de Noël était vraiment pastorale, et cela a été très bien accueilli : Les gens affluaient de partout, les lumières emplissaient l'obscurité, les chants la nuit et une grande joie remplissait tout le monde. Cette créativité dans l'organisation de la célébration a eu un tel succès que le diacre a enrichi la tradition de Noël bien au-delà de son pays, et ce jusqu'à aujourd'hui. Pour cette innovation, il avait d'ailleurs obtenu au préalable l'autorisation du pape - il avait notamment besoin d'un autel porteur pour sa célébration, et célébrer la messe sur celui-ci était encore une exception rare à l'époque -, tout comme il tenait toujours à tout faire en accord avec le successeur de Pierre. Il était également fidèle à la règle lorsqu'il présentait l'évangile et prêchait en tant que diacre lors du point culminant, la messe de Noël. Il fondait d'amour pour l'enfant Jésus et prononçait des mots comme "l'enfant de Bethléem" avec autant de ferveur que s'il avait du miel dans la bouche ou, selon d'autres, comme s'il bêlait comme l'une des brebis des champs (lui-même aurait certainement pris cela comme un compliment). Enfin, lors d'une vision, il sembla à l'un de ses amis que l'enfant dans la crèche s'était réveillé comme d'un sommeil de mort, et un pieux rapporteur raconte : "Vraiment, l'enfant Jésus fut alors ressuscité dans le cœur de nombreuses personnes qui l'avaient oublié auparavant".

## Casse-tête de Pâques 2019

ON CHERCHE LE NOM D'UN ROI.

Pas n'importe quel roi, bien sûr, mais un roi très spécial. Un roi portant ce nom se serait rendu à Rome et y aurait rencontré le pape. Il se serait converti à la foi chrétienne et se serait fait baptiser. Si cette note est exacte, il serait le premier roi chrétien de l'histoire du monde. Mais nous ne parlons pas de ce roi, mais seulement d'un homonyme qui a vécu environ 170 ans plus tôt. Nous n'avons de lui que des récits légendaires, mais ceux-ci sont d'autant plus importants. L'un des plus grands historiens de l'Eglise leur a consacré quelques pages et veut même étayer le récit par des archives pertinentes de la capitale de ce royaume.

UN ÉCHANGE DE LETTRES UNIQUE

Il s'agit en fait d'une correspondance entre ce roi et Jésus lui-même, ce qui constitue le seul témoignage écrit de Jésus. Bien sûr, la lettre du roi contient déjà des citations presque littérales de Mt 11,5 et de Lc 7,22, ainsi qu'un mot-clé que Jésus a prononcé, selon l'évangile de Jean, après sa mort.

résurrection. Quelques décennies plus tard, une pèlerine célèbre dit avoir vu ces deux lettres montrées par l'évêque de la ville royale, mais certifie qu'il existe également des copies de ces lettres dans son pays.Après cet échange de lettres, le roi entendit parler des guérisons miraculeuses de Jésus et l'invita à venir chez lui. Mais le Sauveur a refusé l'invitation, car il devait d'abord accomplir sa mission et ensuite monter au ciel. Par la suite, l'un des apôtres - vénéré comme le patron des cas désespérés - a envoyé l'un des 70 disciples de Jésus dans la patrie du roi, où il a effectivement accompli de nombreux miracles, a guéri le roi lui-même et l'a converti, ainsi que de nombreux autres membres du peuple. Les lettres de Jésus et de ce roi ont ensuite été épinglées sur la porte de la ville et sur les maisons privées de la ville royale comme protection contre les dommages, une coutume que l'on retrouvait encore sur certaines fermes anglaises jusqu'au 19e siècle.

UNE IMAGE ENCORE PLUS UNIQUE

Mais le détail le plus lourd de conséquences de cette légende est contenu dans d'autres sources. Lorsque Jésus a formulé son refus amical, l'archiviste et peintre de la cour du roi a peint un portrait de Jésus et l'a apporté au roi. Nous aurions ainsi la première icône de Jésus, un "acheiropoieton (une image non peinte par l'homme)", une "vera icona". Nous avons une tradition analogue en Occident avec la légende du suaire de Véronique, conservé dans la basilique Saint-Pierre de Rome, et qui était montré le Vendredi saint. Dans une histoire apocryphe dudit disciple et apôtre dans la ville royale, une proximité encore plus grande avec Véronique se manifeste, car selon cette histoire, Jésus aurait enfoncé son visage dans un linge en disant : "Que la paix soit avec toi et avec ta ville ! Car c'est pour cela que je suis venu souffrir pour le monde, ressusciter et faire renaître les ancêtres". On dit que l'image de Jésus a ensuite été apportée au roi, qu'elle l'a guéri et qu'elle a finalement été suspendue au-dessus de la porte de la ville. D'autres encore veulent que ce soit sa fille, et non lui, qui soit guérie. Quoi qu'il en soit, on peut imaginer l'importance de cette transmission de la véritable image du Christ, notamment lors de la controverse sur l'admissibilité des images du Christ et des saints, en particulier lors de l'"iconoclasme" (querelle des images) de l'Orient aux 8e et 9e siècles. On ne s'étonne donc pas qu'un empereur byzantin ait fait transférer l'image dans la chapelle de son palais. Mais après une histoire embarrassante pour l'histoire du christianisme, on perd la trace de cette image.

PISTES

Mais encore une piste pour notre énigme : c'est au disciple et apôtre en question et à son disciple que l'on doit une liturgie très ancienne, célébrée jusqu'à nos jours. Dans la tradition écrite, on ne trouve toutefois pas de paroles de consécration. On ne sait pas si, par respect, elles n'ont pas été consignées par écrit, mais si elles ont été prononcées de mémoire, ou si elles sont réellement absentes. Dans "l'enseignement" de ce disciple, toute l'histoire est encore un peu plus embellie. Le roi attire notamment Jésus dans sa ville en argumentant qu'à Jérusalem, il sera persécuté et crucifié, mais qu'ici, il n'a qu'une petite mais belle ville et qu'il y a de la place pour qu'ils y vivent tous les deux en paix. Aujourd'hui, cette ville est située non loin de la frontière d'un pays où il n'est malheureusement pas du tout question de paix et de tranquillité. Ils ont en tout cas été d'une grande importance pour l'histoire des effets. D'où la question suivante : quel est le nom du roi ? Ce nom figure d'ailleurs en tête de la plupart des dictionnaires.

## Casse-tête de l'été 2019

"Mei Rua will I !", cette devise bien bavaroise pourrait résumer le vœu le plus cher de notre écrivain recherché, c'est-à-dire, en bon allemand : "Je ne souhaite pas être dérangé". Pourtant, il n'avait jamais été en Bavière et n'avait sans doute même jamais rêvé de ce petit coin de terre béni. Pourtant, il aimait bien rêver un jour, un peu de l'île des bienheureux, de temps meilleurs, peut-être même de l'aube d'un âge d'or. Mais jusque-là, il était plus modeste : un soir d'hiver, un salon chaud, un bon verre de vin et de bons amis, avec en plus la chance de ne pas avoir à se soucier du pain quotidien grâce à un mécène généreux en ces temps troublés ; un jour peut-être, une maison à lui (il ne rêvait étonnamment jamais de femme ni d'enfant, mais personne ne lui en tenait rigueur à son époque) ; enfin, toujours de préférence, du vin, des femmes et des chansons. Certains de ses dictons ornent encore aujourd'hui les bars et les temples de la gastronomie, et le "Bois, petit frère, bois" pourrait presque être de lui. Son père a perdu sa propre maison dans la tourmente, et le fils a gagné plus tard un autre toit et encore un peu plus, et il l'a aimé ardemment. Un petit bourgeois allemand, donc ? Pas tout à fait, même si quelqu'un du pays des poètes et des penseurs, qui se respectait un peu, savait toujours citer une de ses phrases à chaque occasion appropriée ou non. Goethe donc ? Malheureusement, non - il s'en est fallu de peu. Car les habitants de Weimar aimaient notre poète, et l'un des classiques allemands fait encore aujourd'hui partie de ses meilleurs interprètes et traducteurs.

L'AUTEUR RECHERCHÉ

Traducteur - nous voilà déjà pris en flagrant délit de solution. Notre poète n'a pas écrit ses quatre recueils et deux grandes pièces isolées comme des pièces en un acte pour le tribunal d'instance royal de Bavière - on l'a déjà compris -, ni dans la langue de Goethe et de Schiller, mais... dans une langue dont certains irréductibles affirment qu'elle est parlée au ciel (du moins pour la liturgie céleste !). En tout cas, il a porté sa langue à un sommet qui a permis à ses compatriotes de se débarrasser de leurs complexes éducatifs face à une langue sœur prestigieuse. Extrêmement dense (les traductions ont généralement besoin de beaucoup plus de mots), coloré, sonore, pointu, peaufiné, mais aussi à nouveau bavardé comme si cela avait été raconté autour d'un troisième verre de vin entre amis. Quatre collections et deux grandes pièces uniques, cela n'a l'air de rien, et ce n'est pas le cas. Car il était perfectionniste : il fallait passer neuf ans à peaufiner un poème, et il n'en écrivait en moyenne que deux par mois.

 C'est dans cet état d'esprit qu'il donne, dans un important traité, quelques conseils aux nombreux poètes amateurs et dilettantes de son époque, afin qu'ils ne tourmentent pas trop leur entourage avec leurs épanchements, et le plus important est : "Cordonnier, reste à ta place" ! Autrement dit : ne t'essaie pas à de trop grands mots et à de trop grands thèmes si tu n'es pas encore vraiment un grand maître ! Et vraiment, le seul bémol à sa lecture est celui d'allumer ensuite un feu dans la cheminée et de brûler entièrement ses propres manuscrits. Mais sinon, on peut se réjouir de découvrir un auteur extrêmement drôle, plein d'esprit, tantôt léger, tantôt profond, volontiers ironique, auquel rien de ce qui est humain n'était étranger.

LA CITATION RECHERCHÉE

Notre auteur scolaire a également chanté dans une chanson le bonheur de mourir en héros pour la patrie, et cela n'a pas été oublié par les innombrables orateurs du Volkstrauertag, les monuments aux morts et les monuments à la gloire de la guerre - notamment une inscription à l'université Ludwig-Maximilian de Munich, jusqu'à ce que les étudiants imposent sa suppression dès 1958 (donc pas les méchants de 68 !). Mais notre auteur était-il vraiment, avec ce mot, un belliciste avec une propagande de circonstance, comme le lui reprochait avec virulence un collègue poète de gauche, ou même un gratte-papier selon les dires d'un favori des médias et pape de la littérature ? Lorsqu'il tenta lui-même sa chance à la guerre - et ce à un moment historique mondial -, l'issue ne fut guère glorieuse pour lui. Cette expérience le poussa à tenir durablement le pouvoir et la politique à distance, même lorsqu'ils le flattaient en haut lieu. Il préférait se voir comme un prêtre des muses et un contempteur de la foule brute et profane.

LA DOUBLE QUESTION DE L'ÉNIGME

L'été, c'est le temps de la lecture. L'énigme de l'été est donc à nouveau une énigme littéraire. Nous en arrivons enfin à la double question de l'énigme : quel est le nom du poète recherché et quel est le mot de la mort pour son propre pays dont il vient d'être question (dans l'original ou en allemand) ?

## DEVINETTE DE NOËL 2019

Noël est la fête de la musique. Des chants pleins d'émotion, un son instrumental chaleureux, "Douce nuit" et l'Oratorio de Noël de Bach - ou peut-être une musique de Noël un peu différente. C'est de cela qu'il s'agit cette année dans l'énigme de Noël 2019. Et comme le cœur s'attendrit à cette fête, la tâche doit être plutôt facile et la noix facile à casser pour toutes les personnes de bonne volonté. "Plutôt facile", oui, car un peu de casse-tête fait aussi partie du plaisir de l'énigme. C'est pourquoi, comme la lumière sur les champs de Bethléem, l'aube ne viendra que peu à peu dans les prochaines lignes.

JOYEUSE MUSIQUE DE NOËL

Une musique de Noël un peu différente, donc. Tout d'abord, le texte sous-jacent : Pas de "Il arriva cependant à ce moment-là", ni de "Les lumières brûlent au pied du sapin de Noël" et encore moins de "Jingle Bells", mais un texte neutre, bien que connu de tous, qui conviendrait à toute l'année et qui n'a absolument rien de Noël (bon, en fait si, à savoir dans le deuxième morceau, dès le début, une citation des passages de l'évangile de Luc relatifs à Noël et, dans le troisième morceau, une déclaration profondément théologique sur le mystère de Noël qui nous renverse littéralement en cette fête).

 Mais revenons à la musique. Elle contient des danses enjouées, avec des tournures harmoniques surprenantes et une grande variété de voix : différents regroupements, puis des transitions fluides entre le solo et le petit chœur, en outre un large cœur pour les instrumentistes, qui ne sont en aucun cas dans l'ombre de la voix humaine.

 Ainsi, les parties vocales alternent avec les versets d'orgue, mais la reine des instruments est parfois remplacée par les autres. Surtout, pas moins de dix chants de Noël populaires ont été insérés, de sorte que la pièce n'est pas seulement une musique pour la haute bourgeoisie, mais que même les gens simples pouvaient presque chanter avec elle par endroits. Le tout forme un ensemble joyeux, léger, spirituel et chaleureux. C'est à juste titre l'une des compositions les plus populaires de l'œuvre imposante de l'auteur.

 Chantée, appréciée, elle ne peut toutefois pas rivaliser avec une autre de ses compositions. Il est si connu que presque tout le monde en Europe pourrait le siffler chez soi, assis dans son fauteuil - du moins les premières mesures, car le reste est totalement inconnu de la plupart des gens. Cela vaudrait presque un "concours de la chanson" de comparer ces mesures avec l'hymne officiel qui leur est apparenté, mais dont le pathos est difficilement égalable. Et bien, mon vote est déjà attribué, c'est-à-dire clairement à notre compositeur.

TOUT EST CLAIR ? SI NON, ENCORE QUELQUES "CLOUS" :

 Le prénom de notre compositeur est celui d'un homme public connu qui, dans un drame de Shakespeare, prononce un discours considéré comme la quintessence de la démagogie et qui y fait effectivement basculer toute la situation.

Le nom de famille (au moins les trois premières lettres) se prêterait bien à une petite mélodie (pour éviter toute erreur : B-A-C-H ne l'est pas !).

 Pendant de longues années, notre homme recherché a été en concurrence avec la star de son époque, parrapport à laquelle il restait l'éternel second. Il n'y a qu'une seule fois où il a eu une longueur d'avance, c'est lorsqu'une star de la scène (et de la comédie) a rejeté la star de la musique après une dispute et a choisi notre homme comme compositeur attitré de ses pièces - ce qui lui a valu la haine de l'éternel premier et l'a mis au ban de la vie musicale officielle pendant un certain temps.

 La Providence lui a souri. Une fois, alors qu'il se présentait pour le poste le plus prestigieux de son importante ville (bon, ce n'était que le poste de suppléant), il tomba malade et manqua ainsi la sélection finale. A la place, il devint directeur musical de l'église d'un ordre pastoral (aujourd'hui une église paroissiale avec un double patronage) qui marqua l'esthétique de son époque dans les domaines de l'image, de l'architecture, du théâtre, de la littérature et, justement, de la musique. Ici, la musique, dans toute la magie de ses oreilles, était au service de la piété et de la joie de la foi. C'est de cette époque que date la composition que nous cherchons. Et la Providence a dû être séduite par la joyeuse sagesse du chasseur de la composition de Noël, car à la fin de sa vie, il devint tout de même maître de chapelle pendant six ans à la place qui lui avait été refusée en raison de sa maladie. C'est probablement dans cette chapelle qu'il a été enterré. On trouve en tout cas une inscription dans laquelle son ombre s'adresse de manière semi-ironique à deux randonneurs en leur disant qu'il est considéré comme un musicien. On y trouve des musiciens appréciés par certains, mais méprisés par la majorité. C'est pourquoi la musique était pour lui un honneur mineur et un lourd fardeau.

À propos de Providence : oublié peu après sa mort, il n'a été redécouvert qu'au 20e siècle - juste à temps pour remporter son succès triomphal à siffler avec lui, dont nous avons parlé (d'ailleurs, c'est aussi un morceau à la gloire de Dieu !).

 En effet, sa redécouverte était attendue depuis longtemps. Notre compositeur propose un matériel extrêmement riche pour la pratique actuelle de la musique d'église, avec plus de 500 titres sacrés, comme des mises en musique des antiennes en O de l'Avent, des messes de deuil qui traitent des lamentations grégoriennes, plus de 200 motets, des mises en musique de psaumes, etc. La pièce de Noël recherchée peut d'ailleurs être maîtrisée par un bon chœur d'église et, avec une durée d'environ 25 minutes, elle est aujourd'hui tout à fait adaptée à une messe de Noël.

 Je ne sais pas si les musicologues font maintenant la moue, mais la légèreté, la gaieté et en même temps l'intimité de sa musique me semblent trahir la forte influence italienne qu'il avait acquise au cours de ses pas moins de douze années d'apprentissage à Rome. A son retour, c'est en effet dans le cercle d'un abbé italianisant qu'il a trouvé sa plus grande force.

 Ce type de chants de Noël avait une telle tradition dans son pays, ils étaient chantés la veille de Noël en famille, dans les rues et plus tard aussi à la messe, et étaient si populaires que presque aucun compositeur de son époque ne manquait de les utiliser. Comme elles étaient si populaires, elles portent même simplement le nom de "Noël" (dans leur propre langue, bien sûr). Ainsi, le "thème" du début de notre musique de Noël est tellement accrocheur que le compositeur l'a réutilisé ailleurs dans une musique de Noël pour instruments. Les organistes ont volontiers varié ces mélodies lors de la messe.

 Encore une petite astuce : notre compositeur travaillait également pour un monastère étroitement lié à un courant théologique très austère, pessimiste et très exigeant, auquel adhérait également un éminent philosophe chrétien, qui a sans doute formulé le pari le plus célèbre de l'histoire de la philosophie.

 Quelque chose de très différent. Ses œuvres sont désignées par un nom de catalogue (donc comme "Köchelverzeichnis" pour Mozart) qui correspond au nom d'un célèbre réalisateur de films qui était un maître de la chair de poule.

### Casse-tête de Pâques 2020

À l'approche de Pâques, la question de la résurrection se pose : quel est le verset biblique par lequel l'un des plus grands écrivains exprime son espérance personnelle en la résurrection ? Quel grand ? Eh bien, cela fait partie des questions.

INDICATIONS SUR LE "GRAND" DE LA BIBLE RECHERCHÉ

Voici quelques indications sur lui et sur le verset recherché. La personne recherchée était mariée. On peut se demander si le mariage était heureux. En tout cas, sa femme n'a pas compris le "... et dans les mauvais jours" comme si elle l'avait simplement consolé avec douceur. Mais au moins, il a été d'une fidélité sans faille à sa femme, et ses répliques aux propos pas très saints de sa moitié sont vraiment dignes d'un saint. Que notre homme exprime en termes émouvants l'espoir de la résurrection à un moment clé du livre biblique dont il est le personnage central n'est pas non plus si étonnant. En effet, il représente mieux que quiconque le côté "gagné, perdu" de la vie humaine, et le cœur d'un juste s'ouvre presque naturellement au destin de l'au-delà.

 Des mots émouvants, cela vaut d'ailleurs aussi pour la musique. Le verset recherché a été mis en musique à plusieurs reprises. L'une d'entre elles est particulièrement célèbre, une autre a longtemps circulé dans le répertoire de l'un des plus grands musiciens, mais elle est désormais attribuée à un compositeur dont le préfixe du nom pourrait suggérer à nos contemporains qu'il est né pour rendre proche ce qui est lointain. A propos de réception. Notre homme a joué un rôle important dans la théologie. Le plus connu est peut-être l'œuvre monumentale d'un docteur de l'Eglise qui, dans un bon esprit romain, n'a pas fait de hautes spéculations à ce sujet, mais a tiré la morale de l'histoire - de manière assez détaillée d'ailleurs.

Mais regardons le verset d'un peu plus près (vous avez déjà une idée ?, le déclic s'est peut-être déjà produit ?). Comme c'est souvent le cas dans l'ancien monde et sa culture de l'oralité, les mots sont d'abord des mots parlés, et notre homme commence donc par prononcer ses mots avec sa langue. Mais tout à coup, il lui vient l'idée qu'ils devraient aussi être publiés sous forme de livre, voire, pour être encore mieux protégés contre l'éphémère, gravés dans la pierre. Mais cela ne fait pas de lui le patron des jeunes auteurs pleins d'espoir, il ne connaît que la détresse de celui qui parle et personne n'écoute. Ah oui, des gens l'ont déjà écouté, mais plutôt d'une oreille et de l'autre. Leurs têtes étaient trop pleines de leurs propres je-sais-tout. Ce qui montre d'ailleurs que les processus de discussion ne sont pas toujours ce qui peut arriver de mieux à une personne lorsqu'elle a de vrais problèmes. Oh oui, une fois de plus, on constate qu'avec des amis comme ceux-là, on n'a plus besoin d'ennemis.

VERS LE VERS RECHERCHÉ

Revenons au texte. Il se peut que notre homme doive se dire : La publication par écrit n'était pas une si bonne idée - qui sait si quelqu'un le lira vraiment avec compassion ? En tout cas, la parole de notre verset recherché jaillit soudain de lui. "Mieux vaut s'abriter dans le Seigneur que de se fier aux hommes", c'est peut-être ce qui lui est venu à l'esprit à ce moment-là (Ps 118,8). Et c'est alors qu'il s'aperçoit que Dieu va certainement exercer pour lui un ministère qu'il décrit par un terme singulier. Ce mot a fait couler beaucoup d'encre chez les exégètes. Ce qui est sûr, c'est qu'il imagine l'avenir comme une sorte de procès où Dieu sera de son côté et l'aidera à gagner. Cette idée devrait d'ailleurs faire réfléchir tous ceux qui comprennent la question de la théodicée comme si Dieu devait prendre place sur le banc des accusés et que l'esprit humain devait jouer tour à tour l'accusateur, le défenseur et finalement le juge. Une telle hubris était tout à fait éloignée de notre pieux. Au contraire, il est l'un des très grands témoins de la sublimité, de la sainteté et de l'incompréhensibilité de Dieu.

Le passage recherché n'est d'ailleurs pas le seul témoignage de la résurrection dans le livre biblique, même si les spécialistes se disputent pour savoir à quel point les autres passages sont explicites et si ce n'est pas la traduction grecque ultérieure, la "Septante", qui a rendu les choses un peu plus claires. C'est en tout cas vrai, et si l'affaire n'était pas si sérieuse, on pourrait dire que suivre ce processus d'unification par la traduction est un plaisir pour quiconque connaît un peu les langues anciennes. (C'était là un clin d'œil à tous les théologiens qui ne fréquentent parfois les bancs de l'école de l'hébreu et du grec qu'à contrecœur !). Il est tout aussi facile de démontrer qu'à d'autres endroits du livre, la "Septante" tire avec beaucoup d'habileté le maximum d'espoir de résurrection de l'original hébreu. La question de savoir si elle exprimait ainsi une conviction déjà largement répandue à son époque parmi les érudits ou si elle s'aventurait en terrain inconnu reste cependant ouverte.

LA QUESTION DE L'ÉNIGME

Pour finir, la question mystère de Pâques : quel est le verset biblique recherché et quel est le nom de celui qui le prononce ? Merci de nous faire part, avec vos propres mots, de vos réflexions sur ce verset !

Les solutions des énigmes 2017 à 2020

## DEVINETTE DE PÂQUES 2017

La personne recherchée dans la devinette de Pâques est René Tostain, qui a épousé le 14 octobre 1889 la petite cousine de Thérèse, Marguerite-Marie Maudelonde. Il est né le 17 avril 1858 et décédé le 11 juin 1936. Lors de son mariage, il exerçait la fonction de substitut du procureur de la République à Lisieux ("substitut procureur de la république"). C'était un citoyen très respecté aux mœurs irréprochables, mais il professa toute sa vie un athéisme intransigeant. Sa femme Marguerite-Marie (24 février 1867 - 30 avril 1966) était une nièce de l'oncle Isidore.

Guérin. Elle mourut sans enfants à l'âge avancé de 99 ans. Thérèse aimait beaucoup les conférences de Charles Arminjon sur les choses ultimes et l'achèvement du monde. Dans son "Histoire d'une âme", elle raconte ses lectures enthousiastes en compagnie de Céline (Ms A 47r-48r). Elle a utilisé l'édition : Charles Arminjon, Fin du monde et mystères de la vie future. Conférences prêchées à la cathédrale de Chambéry, Bordeaux-Paris-Bar-le-Duc-Fribourg 1882. Sur la base de cette expérience, elle le recommanda également à Marguerite-Marie Tostain née Maudelonde. En effet, celle-ci était menacée dans sa foi par les convictions idéologiques de son mari et avait besoin d'une nourriture spirituelle pour la consolider. Thérèse a été très touchée par cette situation dans sa propre épreuve de foi et, avant de mourir, elle a prié tout particulièrement pour Monsieur Tostain.

## Casse-tête de l'été 2017

La solution de la devinette de l'été est

**Clayton Jeeves**

Il s'agit du personnage clé de l'intrigue générale du roman de Franz Werfel sur Jérémie "Écoutez la voix" (1937). Et cette lecture vaut vraiment la peine, puisqu'il s'agit de l'un des meilleurs romans bibliques qui soient. Il accompagne le prophète Jérémie, ou plutôt Jirmiyah d'Anathoth, dans sa rude aventure autour de la chute de Jérusalem et de la destruction de la ville et du temple en 586 av. J.-C. Mis à part par la vocation divine, dépendant uniquement de la parole de Dieu, éloigné de sa propre famille et de son propre peuple, c'est pourtant lui qui incarne le véritable Israël - jusqu'à la fin émouvante, lorsqu'il traverse les ruines du temple et ne trouve plus qu'un tesson des tables de pierre contenant les dix commandements. Sur celui-ci est inscrite la parole de promesse du quatrième commandement : "Afin que tu vives !" C'est alors qu'il comprend, au milieu de l'anéantissement de son peuple : "Cela signifie : c'est pour que tu triomphes de la mort que j'ai fait cela pour toi. Pour qu'Israël surmonte le jugement, je l'ai gardé. De ma main ne jaillit que la vie, comment pourrais-tu, toi qui es sorti de ma main, mourir et avoir été vain ? J'ai créé le jugement et la mort comme un tamis. Car vous serez toujours plus vivants dans la mort, et toujours plus purs dans le jugement. [...] Votre victoire s'accroît de défaite en défaite. Afin que vous viviez ! Vous n'épuisez pas la promesse...". Écrit à la veille de la Nuit de Cristal de 1938 et de l'extermination des Juifs, il cherche une réponse à cette question : d'où vient cette haine démesurée et profondément mauvaise envers les Juifs ? Et comment peut-on y faire face en s'attachant à la parole de Dieu ? Pour un chrétien, Jérémie est indéniablement une image du Christ, le Messie souffrant. Quelle coïncidence que ce soit dans ces années-là qu'Aron Jean-Marie Lustiger ait découvert le Messie souffrant, Jésus-Christ, et qu'il ait trouvé dans la foi en lui l'accomplissement du judaïsme ! Le juif Werfel lui-même n'est pas allé aussi loin, mais il conduit jusqu'à ce seuil. A l'inverse, il fait cependant comprendre qu'il n'y a pas de christianisme sans judaïsme. Sans la conscience de la mise à part, de l'altérité, de l'interrogation sur les voies de Dieu, si différentes des voies des hommes, et même sans la volonté de perdre tout le reste pour l'amour de Dieu, le christianisme ne serait rien d'autre qu'un paganisme paré de ses plus beaux atours. Comme le dit Werfel avec Clayton Jeeves : "Ce sera en effet d'abord l'une de ses tâches, montrer qu'il n'y a de grandeur que contre le monde et jamais avec le monde, que les éternels vaincus sont les éternels vainqueurs et que la voix est plus réelle que le bruit". Il n'est pas nécessaire d'aborder le roman de manière aussi théologique. On peut simplement apprécier la langue élevée et entraînante, le drame de l'action, la coloration soigneusement recherchée, les nombreux personnages humainement émouvants, également la grande attention portée à la religion des morts des Égyptiens et à la science des astres des Babyloniens, et se laisser emporter dans une époque étrangère, voire une époque clé de l'humanité. Au final, on constatera ce qui fait toujours un vrai bon roman historique :

Nous avons voyagé loin pour n'arriver qu'à nous-mêmes et à nos questions les plus profondes.

### DEVINETTE DE NOËL 2017

Le saint recherché dans la devinette de Noël est le

**saint François d'Assise. Andreas Avellinus**

ou de son nom italien Andrea Avellino de l'ordre des Théatins (\*1521 à Castronuovo di Sant'Andrea ; † 10 novembre 1608 à Naples, tombe à San Paolo Maggiore). En 1556, il est entré dans cet ordre, une communauté de clercs réguliers semblable à celle des jésuites. Sa date de commémoration se trouvait autrefois dans le calendrier général et est fêtée le 10 novembre, jour de sa mort.

 Voici encore la résolution des petits indices qui étaient cachés dans le texte :

Son lieu d'origine, "Castronuovo di Sant'Andrea", a donc entre-temps pris son nom. Son nom de baptême était Lancelotto, mais il a choisi le nom d'André lors de sa prise d'habit le 30 novembre 1556, parce que, comme le Seigneur, il avait trouvé la mort sur la croix, dite croix de Saint-André, et qu'il avait accueilli cette croix avec nostalgie. La "chose ronde" connue dans le monde entier est la pizza, qui a été inventée à Naples (quelqu'un a d'abord pensé aux gaufres de Karlsbad, mais a finalement trouvé la pizza !) Le théologien du Concile auprès duquel André a fait les exercices spirituels décisifs était le jésuite Diego Lainez, qui a ensuite succédé à saint Ignace comme général des jésuites et qui a exercé d'importantes fonctions de conseiller au Concile de Trente. La parole contre le mensonge tirée du Livre de la Sagesse est la suivante : "Os quod mentitur occidit animam. - La bouche qui ment tue l'âme" (Sg 1,11). André aurait pu tomber dessus dans le bréviaire romain lors de la lecture des notices en août, mais je n'ai malheureusement pas pu retrouver l'édition du bréviaire qu'André aurait utilisée. Le mot était cependant assez connu et souvent utilisé depuis les Pères de l'Église dans le contexte de l'exhortation à la véracité.

 Sa mort fut en effet très sacerdotale : le matin du 10 novembre 1608, alors qu'il s'approchait de l'autel en chasuble et s'apprêtait à réciter la prière graduelle, le coup le frappa en prononçant les mots "Introibo ad altare Dei. - C'est à l'autel de Dieu que je veux m'avancer". Il se mit alors à chanceler et le frère laïc Valerio Pagano dut le soutenir et le prendre sous les bras (voir le tableau d'autel de l'église des Théatins de Munich). On a emmené le vieux père dans sa chambre, mais même s'il ne pouvait plus parler et que son épaule et son bras gauches étaient paralysés, il a été poussé à retourner à l'église. mais le supérieur lui a donné l'onction des malades. Vers le soir, il est rentré chez lui pour l'éternité.

L'INTERRUPTION

Les circonstances exactes de sa conversion ne peuvent plus être entièrement élucidées. Il a probablement séjourné à Naples de 1542 à 1544, mais est ensuite retourné à Castelnuovo pour aider son oncle, prêtre, à enseigner. Ordonné prêtre en 1545 ou 1546, il retourna à Naples en 1547 et étudia le droit séculier et ecclésiastique. En 1548, il participa aux exercices spirituels de Diego Lainez, qui provoquèrent chez lui une véritable conversion.

A cette occasion , il décida entre autres de renoncer au doctorat utriusque iuris, de renoncer à ses ambitions mondaines et d'entrer chez les Théatins, qui avaient un grand établissement à Saint-Paul-Majeur à Naples. Il était donc probablement en contact avec les pères de l'ordre depuis un certain temps déjà et leur avait révélé ses souhaits lorsque l'incident du mensonge s'est produit. Sur mandat de la curie archiépiscopale, il a plaidé la cause d'un prêtre devant le tribunal ecclésiastique en tant qu'avocat. A cette occasion, il a utilisé un mensonge. Il gagna le procès, mais tomba le soir sur la parole en question : "Os quod mentitur occidit animam. - La bouche qui ment tue l'âme" (Sg 1,11). Cette vérité le frappa profondément et confirma son désir d'entrer dans les ordres. Mais son confesseur lui conseilla de rentrer chez lui, de mettre de l'ordre dans sa situation et de réfléchir tranquillement à sa vocation. C'est à cela qu'il consacra les années suivantes, chez lui puis à nouveau à Naples.

EN ORDRE

En fait, il n'entra chez les Théatins que le 14 août 1556. Auparavant, il avait déjà dû s'atteler à une tâche délicate en 1553/54 : la réforme du célèbre couvent de religieuses S. Arcangelo a Baiano à Naples, où l'on trouvait toutes sortes de mondanités et de péchés, mais presque plus de piété. Il fut ensuite persécuté par un jeune homme qui avait une relation avec une sœur. Par deux fois, il fut victime d'une tentative d'assassinat de la part d'opposants à la nouvelle austérité, et il fut finalement grièvement blessé par un tueur à gages. Une fois son œuvre achevée, il entra chez les Théatins. Il y eut un Bienheureux comme maître des novices et un Bienheureux comme supérieur. À partir de 1560, il fut maître des novices dans l'Ordre pendant dix ans (avec le titre de "vocale", c'est-à-dire de père exemplaire reconnu par l'Ordre), puis supérieur à Milan (dans l'entourage de saint Charles Borromée, réformateur), à Plaisance et enfin à Naples, visiteur, confesseur et auteur spirituel. Il est ainsi un bon saint pour tous ceux qui cherchent et veulent clarifier leur vocation.

### Jeu de Pâques 2018

L'auteur du livre recherché est le

**SAINT. THOMAS D'AQUIN,**

son livre est le plus connu, la "Summa theologiae" (et non " - theologica"), et les mystères de la vie de Jésus, depuis sa venue dans le monde jusqu'à sa résurrection, son ascension et son retour, se trouvent dans la troisième partie de la "Summa", la Tertia pars, dans les Quaestiones (Questions) III qq. 27-59.

Dans la littérature actuelle, on les appelle aussi volontiers "la vie de Jésus" ou "les mystères de la vie de Jésus". Mais dans le texte de Thomas, ils sont plus précis : "acta et passa Christi in carne", c'est-à-dire "ce que le Christ a fait et souffert dans sa chair". Cette "vie de Jésus" fait suite aux questions fondamentales de la christologie du Verbe incarné et se compose de quatre parties que l'on peut également bien relier aux parties de l'année liturgique : L'entrée du Christ dans le monde (Ingressus, qq. 27-39), entre autres avec la mariologie - l'Avent et le temps de Noël. Le changement du Christ dans le monde (Progressus, qq. 4045), donc les questions de la vie publique avec le style de vie de Jésus (Conversatio), la tentation et le baptême, l'enseignement, les miracles et la transfiguration - temps per annum.

Le départ du Christ du monde (Exitus, qq. 46-52), c'est-à-dire la Passion et la mort - Carême et Passion. L'exaltation du Christ (Exaltatio, qq. 53-59), c'est-à-dire la résurrection, l'ascension, l'assise à la droite du Père et la venue au jugement - temps pascal et Pentecôte. Auparavant, dans les Quaestiones 1-26, sont traitées des questions fondamentales concernant la figure de Jésus, la christologie.

LES DÉTAILS

Encore quelques détails de l'énigme :

Le lieu de pèlerinage est Rome. J'avoue que cela devrait rendre l'énigme, en soi plutôt simple, un peu plus difficile. En effet, Rome n'est peut-être pas le premier lieu de pèlerinage qui vient à l'esprit, bien que la ville des saints Pierre et Paul et de nombreux autres saints soit, avec Jérusalem et Saint-Jacques-de-Compostelle, l'un des trois grands lieux de pèlerinage de la chrétienté.Thomas vivait chez les dominicains sur l'Aventin à Rome, juste à côté de la basilique paléochrétienne Santa Sabina. Aujourd'hui encore, on admire ses très anciennes portes en bois (d'ailleurs décorées de nombreuses scènes de la vie de Jésus). La comparaison aimable et ironique de Thomas avec un animal qui ne donne de ses nouvelles que très occasionnellement signifie son pseudonyme "le bœuf muet".

Saint Thomas d'Aquin quitta Orvieto en 1265 pour rejoindre le couvent des dominicains à Rome où il enseigna en tant que maître et commença à rédiger la Summa Theologiae. Jusqu'à la fin de sa vie, en 1274, il n'a pas pu l'achever entièrement ; dans notre troisième partie, son exposé s'est arrêté au moment où il a traité du sacrement de la pénitence. Thomas mourut le 7 mars 1274, en route depuis Naples, après être tombé gravement malade au monastère cistercien de Fossanova, dans le sud de l'Italie. Il se rendait au deuxième concile de Lyon (1274). Ce concile œcuménique (c'est-à-dire général) traitait principalement de la tentative de rétablir l'unité avec l'Église orientale après le schisme d'Orient de 1054, et Thomas devait y contribuer grâce à ses immenses connaissances théologiques et à son grand prestige. L'objectif du concile était donc bel et bien œcuménique, dans le sens de l'unité de l'Église. Bonaventure était d'ailleurs à la tête de la préparation du concile. Les deux procès que l'on a fait à Thomas à titre posthume ne pourraient pas être plus différents. En 1277, l'évêque de Paris, où Thomas a travaillé de nombreuses années à la Sorbonne, Étienne Tempier, a condamné dans un syllabus de 219 thèses certaines doctrines d'influence aristotélicienne, dont celles de Thomas (mais avec un peu plus de prudence, car celui-ci était déjà trop célèbre et respecté trois ans après sa mort). Cette condamnation a été formellement corrigée en 1325 par l'évêque parisien de l'époque, Etienne Bourret. - Dans le second procès, il s'agit en revanche de sa procédure de canonisation, qui a finalement abouti à la canonisation par le pape Jean XXII en 1323.Thomas a reçu la promesse de la récompense céleste lors d'une audition bien attestée à la fin de sa vie. C'était à Naples, à l'époque où Thomas écrivait dans notre "Vie de Jésus" les Quaestiones sur la Passion et la Mort de Jésus dans STh III qq. 46-56, lorsqu'il entendit, en priant tôt le matin dans l'église Saint-Nicolas, une voix qui venait de la croix : "Thomas, tu as bien écrit sur moi. Quelle récompense veux-tu recevoir ?" Mais il répondit : "Seigneur, pas d'autre que toi-même".

### DEVINETTE DE L'ÉTÉ 2018

La résolution de la devinette de l'été est la suivante

**Cornelia et Gustav**

Ils sont les personnages principaux de la courte première nouvelle d'Adalbert Stifter (1805-1868), "Der Condor" (1840, remaniée en 1844, également écrite avec un K). Gustav y observe, craintif et fasciné, Cornelia, secrètement adorée mais, à son grand regret, terriblement émancipée, qui a le courage de participer à une expédition en ballon, très populaire à l'époque, menée par deux Anglais. Mais lorsque le ballon atteint une altitude telle que la vue de la Terre se transforme de sa forme familière en celle d'une planète inquiétante, distante et froide, elle ne peut plus le supporter et l'expédition doit être interrompue. Cornelia traverse une crise de maladie. "Depuis qu'elle est guérie, elle est bonne et douce", dit-on finalement d'elle, mais les savants se disputent sur ce que cela signifie. La conquête du monde n'est pas pour la nature féminine, qui n'est bonne que pour la douceur domestique ? Stifter en réactionnaire ? Eh bien, l'histoire ne s'arrête pas là. Inévitablement, on assiste à une déclaration d'amour un peu particulière de la part des deux hommes - Gustav a d'abord dû bien savourer son mépris pour Cornelia - et à une preuve d'amour encore plus singulière de la part de l'homme : il se sent désormais embrassé en véritable artiste et doit partir dans le monde pour gagner l'amour de Cornelia. Seulement, défaut pour le peintre, il ne revient jamais, mais laisse derrière lui deux tableaux lunaires dans un salon parisien, dont Cornelia, profondément triste, se détourne dans la scène finale. Lorsque l'amour entre dans la vie de Gustave, une phrase clé dit : "L'amour est un bel ange, mais souvent un bel ange de la mort pour le cœur croyant et trompé !" Mais à la fin, on se demande : qui était ici le trompé, qui était l'escroc ? Ce qui indique d'ailleurs le thème principal sous-jacent du "Condor", qui fait de Stifter un véritable philosophe : Que signifie percevoir le monde ? Selon l'endroit où je me trouve et qui je suis, tout semble toujours très différent.

Je sais qu'on aurait pu raconter le récit de manière plus claire, mais ce qui fait le charme de ce premier roman, c'est son côté sombre, contradictoire, tendu et toujours irrésolu. Toute étiquette rapide reste bien en deçà. Pour moi, Stifter a repris ici l'impulsion peut-être la plus importante du romantisme, à savoir l'intégration des aspects nocturnes de l'esprit dans la raison et le langage - il est significatif que seule la femme Cornelia y parvienne. En même temps, Stifter surmonte l'amour-propre romantique, comme si la vie intérieure de l'âme était la clé du monde, et ouvre avec puissance le cosmos comme une réalité qui dépasse infiniment l'homme. Ce n'est pas le monde qui doit se plier à l'homme, mais l'homme qui doit trouver sa place en son sein - assez souvent par le sacrifice et le renoncement. La nature, la réalité et le monde des choses deviennent alors la clé de la découverte de soi - autant de thèmes que Stifter ne cessera d'aborder douloureusement tout au long de sa vie.

LES INDIQUES

L'énigme était-elle difficile ? Pour ceux qui connaissent un peu les classiques allemands, l'étincelle a certainement été immédiate. Pour les autres, il a fallu un peu de réflexion, de casse-tête et d'intuition criminelle. Et j'avoue que le thème de l'astronautique et les images d'astronautes ont donné de fausses pistes, et c'était bien normal. Mais il y avait aussi quelques pistes qui pouvaient mener au but :

1. Stifter est un poète de la Šumava et donc un passeur de frontière entre les Allemands et les Tchèques, et pas seulement par son lieu de naissance, Horní Plana, situé aujourd'hui au bord du lac de barrage Lipno de la Moldau, non loin de la ville bavaroise de Passau - les Sudètes et la région des grandes expulsions après la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, les Tchèques lui rendent de plus en plus hommage en tant que grand poète de la beauté de leur pays, de ses forêts et de ses paysages. Quelle époque merveilleuse était-ce avant 1848, lorsqu'en Bohême, on ne séparait pas encore le "nous" et le "vous" en fonction des frontières linguistiques (beaucoup étaient de toute façon bilingues, comme Palacký et Smetana), mais que l'on pouvait se sentir lié par l'histoire séculaire et les magnifiques paysages de la Bohême. D'ailleurs, son nom incarne déjà la fonction de pont de Stifter, puisqu'il s'est lui-même appelé Saint Adalbert de Prague (son nom de baptême était simplement Albert).

"C'est ainsi que se dessine devant nous l'image d'un écrivain modéré, tolérant, qui ne provoque pas et qui crée la paix et l'harmonie, l'image d'un homme qui insiste sur ce qui a fait ses preuves et qui n'aime pas les changements tumultueux et irréfléchis, qui est donc plutôt conservateur. Pour nous, les sages tardifs après plus de cent ans de développement nationaliste, la question se pose alors de savoir si, malgré toute notre "modernité" (ou justement à cause d'elle), il n'y a pas quelque chose de vrai dans un tel conservatisme".

 Les deux grands romans de Stifter sont ce que l'on pourrait appeler le roman de la retraite (qui n'est pourtant pas un roman de l'inactivité !), "L'après-été", et le roman médiéval "Witiko". Dans les deux cas, il a porté à son apogée son style incomparable de lenteur, d'amour du monde des choses et de détente - ce qui a toutefois pour conséquence que quiconque a gardé de son enfance l'idée qu'il doit toujours se passer quelque chose de passionnant dans un roman, mettra rapidement de côté ces deux gros livres comme simples exercices littéraires. A moins qu'il ou elle n'ait tellement de tension dans la vie réelle que Stifter agisse comme un remède de longue durée. Ou alors, on est déjà dans l'après-été de la vie et on apprécie la lenteur, l'ordre et la régularité. Ou alors, on est soi-même de nature plumitive et on trouve en lui un ami de l'âme. D'ailleurs, dans ses nombreux récits - en particulier dans les premières versions non retravaillées - nous trouvons un autre Stifte : drôle, passionnant, plein de vie et tout à fait entreprenant. Mais il n'a jamais été vraiment dramatique, il était bien trop peintre de paysages pour cela. Il peut ainsi raconter, comme dans "Kalkstein", le grand amour pour la fille du voisin, puis la mère sévère s'en mêle ("Johanna, honte à toi"), et c'est déjà fini - en pas plus d'une demi-page.

 Le chat noctambule s'appelle Hinze et est de loin le personnage le plus sympathique de la nouvelle, si ce n'est le seul que l'on puisse apprécier ! A propos : Stifter fait régulièrement apparaître des animaux (dans des rôles secondaires ou simplement comme figurants) et leur donne des fonctions importantes en tant que contre-images des hommes trop compliqués, comme la chèvre qui est en quelque sorte la meilleure sœur de Hanna, aussi belle que folle, dans "Der beschriebene Tännling" ou le Spitz, d'une fidélité à toute épreuve, dans "Der Hagestolz".

4. Cornelia, le prénom du personnage principal, est le nom de la "mère des Gracques" (190-100 av. J.-C.), c'est-à-dire des deux tribuns du peuple, Tibère et Gaius Sempronius Gracchus, qui se sont engagés à Rome en faveur du peuple appauvri, récoltant pour cela persécution et mort. La Cornelia romaine elle-même a dû garder un courage surhumain face à tous les coups du sort. C'est d'elle que Stifter parle dans sa nouvelle :

"Mais comme elle naviguait ici [dans le ballon], on ne reconnaissait plus en elle cette Cornelia audacieuse qui, à l'instar de son homonyme romaine, voulait s'élever au-dessus de son sexe et, à l'instar des fils héroïques de celle-ci, tenter de savoir si l'on ne pouvait pas briser les liens de l'oppression, et qui voulait au moins établir en elle-même un exemple montrant qu'une femme pouvait elle aussi se déclarer libre des limites arbitraires que l'homme dur avait tracées autour d'elle depuis des millénaires - libre, sans rien perdre cependant de sa vertu et de sa féminité". En effet, Stifter a souvent démontré son faible pour les femmes fortes et indépendantes, le plus connu étant peut-être la figure de "Birgitta", une entrepreneuse hongroise innovante. Mais, et c'est sans doute là le point essentiel, "la vertu et la féminité" se révèlent justement dans la capacité à se laisser toucher et ébranler par la nature. Dans le "Condor", c'est seulement Cornelia, et non ses compagnons masculins dans le ballon, qui se laisse toucher par l'expérience de la nature et de son visage transformé : "Elle n'était plus ce qu'elle était à peine une demi-heure auparavant ; car tout, tout était devenu différent de ce qu'elle avait imaginé". Quant aux hommes, eh bien, comment décrire plus délicieusement le "typiquement homme" que dans la réaction des altimètres dans le ballon : "Le vieil homme se leva de ses instruments et regarda, c'était un regard plein d'une rage rayonnante et un visage profondément indigné. D'une voix étonnamment forte, il s'écria : "Je te l'ai dit, Richard, la femme ne supporte pas le ciel - l'entreprise qui a coûté tant est maintenant inachevée ; un si beau voyage, le plus simple et le plus calme de toute ma vie, est perdu pour rien. Bien sûr, nous devons descendre, sinon la femme va mourir ici. Aère seulement les volets"".

En d'autres termes : la femme ne dérange que là où les hommes prouvent leur pouvoir sur la nature indomptée, leur plaisir dans la technique des instruments, leur maîtrise du monde et bien sûr... le plaisir de leur porte-monnaie ! Certains ne remarquent rien : Coloman, le porte-parole, ne se laisse absolument pas toucher et dit seulement que c'est "un si beau voyage, le plus simple et le plus calme de toute ma vie".

 Les quatre intertitres Nachtstück (morceau de nuit ) et Tagstück (morceau de jour), Blumenstück (morceau de fleur) et Fruchtstück (morceau de fruit) désignent encore Stifter comme un romantique confirmé en 1840 - mais cette citation ne lui fait-elle pas prendre en même temps une distance critique par rapport à ce courant de pensée ? En tout cas, Stifter reflète ici son très vénéré Jean Paul, mais il rappelle également E.T.A. Hoffmann (récits "Nachstücke") et Robert Schumann (cycle pour piano "Nachtstücke" op. 23 de 1839 ; "Blumenstück" op. 19 de 1838/39).

Il a assisté à l'éclipse de soleil (il écrivait ainsi, avec un ß au lieu d'un s !) à Vienne le 8 juillet 1842. Il a pu y exprimer sa maîtrise de la description de la nature, et c'est pourquoi elle fait encore partie de ses textes les plus connus. En même temps, elle fait ressortir l'ambivalence de la nature en tant que force d'ordre maternelle et en tant que violence inquiétante ignorant l'homme et son destin, que nous pouvons également découvrir dans le "Condor" (pièce du jour et de la nuit !).

7. l'histoire de Noël dans les montagnes est "cristal de roche", l'histoire de Konrad et Sanna, un frère et une sœur et les enfants du cordonnier du village, qui, en traversant les montagnes qui séparent deux villages ennemis, se perdent dans une tempête de neige juste à Noël et se retrouvent dans une grotte de glace. J'ai ainsi voulu donner un "coup de pouce" important pour mettre la main sur le "Condor". Ce petit récit a été adapté pas moins de quatre fois au cinéma. Mais "Cristal de roche" est tout sauf du kitsch. Le thème préféré de Stifter, les deux faces de la nature, en est la preuve. Les enfants (comme la femme Cornelia dans "Condor") y sont manifestement plus sensibles. Celui qui se confronte à ces deux côtés, c'est-à-dire qui vit en accord avec la nature dans son ordre et qui s'engage en même temps à cultiver la puissance du chaos de la nature, gagne une véritable humanité et surmonte les querelles mesquines.

 Être humain avec les hommes, aimer ce qui est supérieur avec ceux qui sont plus élevés, se réjouir de la création de Dieu, ne pas mépriser la terre solidement fondée, se livrer toujours à une action pratique, ne pas la mépriser, [...] planter soi-même des légumes et fertiliser des plates-bandes de jardin tout en étant un homme supérieur qui aime le sacrifice, enfin avoir des rapports pour ainsi dire invisibles avec des hommes spirituels sensibles, voilà à peu près ce qui a été la base de mes écrits".

ET MAINTENANT ?

Voilà, assez de palabres sur le "Condor" ! Peut-être que cela donnera envie à certains de découvrir Stifter lui-même, en tant qu'auteur éminemment moderne, tant dans ses procédés littéraires que dans ses thèmes. Peut-être que cette auto-description de Stifter, tirée de sa célèbre introduction au recueil "Bunte Steine", incitera à se tourner vers l'original :

 "Une vie entière de justice, de simplicité. La conquête de soi-même, la conformité à l'intelligence, l'efficacité dans son cercle, l'admiration de la beauté, associées à une mort sereine et apaisée, sont à mes yeux de grandes choses ; Les mouvements puissants de l'esprit, la colère qui roule terriblement, le désir de vengeance, l'esprit enflammé qui aspire à l'action, qui contourne, modifie, détruit et qui, dans l'excitation, jette souvent sa propre vie, je ne les considère pas comme plus grands, mais comme plus petits, car ces choses ne sont que des productions de forces individuelles et unilatérales, comme les tempêtes, les montagnes qui crachent du feu, les tremblements de terre. Essayons d'apercevoir la douce loi par laquelle le genre humain est guidé. Il y a des forces qui visent à l'existence de l'individu. Elles prennent et utilisent tout ce qui est nécessaire à l'existence et au développement de l'individu. Elles assurent l'existence de l'un et, par là, celle de tous. Mais si quelqu'un s'empare absolument de tout ce qui est nécessaire à son être, s'il détruit les conditions d'existence d'un autre, quelque chose de plus élevé en nous s'enflamme, nous aidons le faible et l'opprimé, nous rétablissons l'état où un homme existe à côté d'un autre et peut suivre sa voie humaine, et quand nous avons fait cela, nous nous sentons satisfaits, nous nous sentons encore bien plus élevés et plus intimes que nous ne le sommes en tant qu'individus, nous nous sentons toute l'humanité. Il y a donc des forces qui œuvrent pour l'existence de l'humanité entière, qui ne doivent pas être limitées par les forces individuelles, mais qui, au contraire, agissent sur elles-mêmes en les limitant. C'est la loi de ces forces, la loi de la justice, la loi des mœurs, la loi qui veut que chacun existe respecté, honoré, sans danger au-dessus des autres, qu'il puisse suivre sa carrière humaine supérieure, gagner l'amour et l'admiration de ses semblables, qu'il soit gardé comme un joyau, comme chaque homme doit être un joyau pour tous les autres hommes".

 D'où ma recommandation totalement subjective et totalement non littéraire sur la drogue d'initiation de Stifter :

 "Le Condor" et "Le cristal de roche" ont déjà été cités.

 "Le dossier de mon arrière-grand-père" est presque un roman à épisodes, parfois vraiment drôle, parfois aussi réfléchi, avec à la fin une morale solide de l'histoire sans aucune morale. (Une alternative plus courte : "Descendances" !). Attention, ce récit illustre parfaitement un problème de la lecture de Stifter : Cela dépend toujours de la version dans laquelle on lit un récit, car le vieux bricoleur n'était jamais satisfait de lui-même.

 "Birgitta" - nous voilà à nouveau sur le thème de la femme, mais vraiment en travers de tous les clichés (et encore plus des stéréotypes de "l'auteur Biedermeier" !).

 Et comme special "Katzensilber" : tous, sans exception, sont des gens très bien avec de très bons

Ils s'efforcent d'établir une relation de confiance et de proximité avec une mystérieuse "fille brune", et au bout du compte, c'est l'échec et la solitude. Comment cela a-t-il pu se produire ?

### Casse-tête de Noël 2018

Le lieu recherché est

**Greccio (Italie centrale)**

dans la belle vallée de Rieti. Saint François (1181/82-1226) aimait se retirer dans la solitude de ce paysage montagneux. Dans l'ermitage de ses frères près de Greccio, il trouva une cellule dans laquelle il pouvait se consacrer à la prière sans être dérangé. Dans ses dernières années, plus précisément en 1223, il a également rédigé dans cette région la règle définitive de l'ordre et probablement aussi le célèbre Cantique des cantiques. L'épisode de la nuit de Noël de cette même année, recherché dans l'énigme, nous a été transmis à plusieurs reprises, notamment par Tommaso da Celano (Vita prima cap. 30), et fait partie du noyau de l'image de François depuis ses débuts, même si, curieusement, il n'est pas rapporté dans les "Fioretti".

LA NUIT SAINTE DE 1223 À GRECCIO

Dans cette localité de Greccio, François connaissait un noble de bonne réputation et de vertu encore meilleure, nommé Giovanni, auquel il était très attaché. Trois ans avant sa mort, c'est-à-dire en 1223, il demanda à Giovanni de préparer la fête de Noël à Greccio d'une manière très particulière : "Je voudrais représenter l'enfant nouveau-né de Bethléem et voir en quelque sorte avec mes yeux de chair la pauvreté dans laquelle il se trouvait, car il n'avait même pas le nécessaire vital pour un enfant nouveau-né. Je veux voir comment l'enfant Jésus a été déposé dans une crèche et couché sur la paille entre le bœuf et l'âne". Giovanni s'acquitta soigneusement de cette mission. Or, le jour de Noël, le saint se retrouva à Greccio avec beaucoup de ses frères. La population, beaucoup de femmes et d'hommes, se précipitèrent pour voir de leurs propres yeux cette scène émouvante. Les lumières emplirent les ténèbres et les chants la nuit, et une grande joie s'empara de tous. Toute la pauvreté, l'humilité et la simplicité de la naissance du Christ leur étaient présentées ici, sans beaucoup de mots. 6ÈME ÉNIGME

Finalement, un prêtre a célébré la messe à cet endroit. François avait spécialement demandé au pape l'autorisation de célébrer la messe sur un autel porteur dans cette étable, car il attachait toujours beaucoup d'importance à ce que tout soit fait en accord avec l'Église. Car à l'époque, une telle célébration sans autel fixe était encore une exception rare. François lui-même s'habillait de la dalmatique d'un diacre ; il avait en effet été ordonné à ce troisième degré du ministère spirituel. Mais par humilité, il renonça toute sa vie à se faire ordonner prêtre. C'est donc d'une voix sonore qu'il récitait l'Évangile à la messe. Ceux qui l'écoutaient avaient l'impression, en entendant les paroles de l'Évangile, d'être entourés de toute la douceur et la béatitude du ciel. Ensuite, François prêcha au peuple sur la pauvreté du roi nouveau-né. Il débordait de joie ; ce qu'il avait présenté à lui-même et à toutes les personnes présentes le touchait profondément dans son cœur, Noël étant pour lui la "fête de toutes les fêtes" (Vita prima cap. 151). Le mystère de Noël lui avait toujours été extrêmement cher et précieux. Il lui suffisait de prononcer le nom de Jésus pour être rempli d'une joie céleste. Le nom de Bethléem sonnait si doux dans sa bouche que, selon son premier biographe Thomas de Celano, sa prononciation était douce et suave comme le bêlement des agneaux.

De même , il se léchait François s'est mis à parler de "Bethléem", de "l'enfant de Bethléem" ou du nom de "Jésus" comme s'il avait du miel dans la bouche. Un témoin oculaire a eu une vision de toute cette scène. Il avait l'impression que le petit enfant était inanimé dans la crèche. Mais lorsque François s'est approché de lui, il s'est réveillé d'un profond sommeil.

Thomas de Celano Giuliano ajoute : "En effet, grâce aux mérites de ce saint , l'enfant Jésus a été rétabli dans le cœur de nombreuses personnes qui l'avaient oublié, et son souvenir est resté profondément gravé dans leur mémoire".

 QUELQUES DÉTAILS DE L'ÉNIGME

La représentation de la crèche de Bethléem est rapidement devenue très populaire. Les franciscains populaires diffusèrent la coutume dans le monde entier et la crèche de Noël fit ainsi partie intégrante des coutumes catholiques de Noël.

 Ah, et le nom de François ? Francesco signifie en fait "le petit français" ou "le petit français" (mais peut-être aussi d'après le "porto franco", le port franc pour le trafic de marchandises). Son père, Pietro Bernardone, un riche marchand de tissus, était souvent à

En voyage dans le sud de la France, il donna à son fils - peut-être par mode, peut-être pour se vanter un peu de ses fructueuses expéditions commerciales ? - ce nom peu pieux, après que sa mère eut fait baptiser son nouveau-né en son absence sous le nom de Jean-Baptiste (Légende des trois compagnons 2). Si Pietro avait pressenti que son fils serait plus tard surnommé "poverello" (le "poverello"), il n'en aurait rien été.

Pauvre" mériterait de l'être ! Ainsi, le conflit père-fils était inévitable et lorsque le jeune François décida de consacrer entièrement sa vie à la pauvreté évangélique, il déposa ses vêtements aux pieds de son père sur la place du marché d'Assise et se plaça sous le manteau protecteur de l'évêque comme un nouveau père : "Désormais, je peux parler librement : Notre Père qui est aux cieux, et non Père Pietro Bernardone". Même si l'amour de la pauvreté chez notre saint provenait entièrement de l'imitation du style de vie de Jésus, de Marie et des apôtres, différents mouvements se le sont appropriés à notre époque, entre autres le vaste mouvement dans l'Église catholique évoqué dans l'énigme, qui utilisait souvent des analyses marxistes de la société - il s'agit de la théologie de la libération latino-américaine. Sur ce continent, le saint d'Assise est particulièrement vénéré, notamment grâce aux nombreux missionnaires franciscains, et le nom du pape actuel en est un témoignage.

NOËL POUR FRANÇOIS

Greccio à Noël joue d'ailleurs un rôle dans un autre épisode de la vie de saint François. Il est beaucoup plus sobre, mais respire le même esprit. Lorsque le saint annonça sa visite à Noël dans la petite communauté monastique franciscaine du lieu, ils préparèrent pour leur hôte de marque un festin avec des nappes blanches et des gobelets en verre, ce qui était encore une chose précieuse à l'époque. Mais quand François vit tous ces efforts, il se déguisa en mendiant avec un chapeau et une canne et frappa à la porte du repas. Les frères lui désignèrent une place près de la cheminée, à même le sol, et lui donnèrent à manger dans une écuelle. Le Poverello dit alors : "Quand j'ai vu cette table préparée avec tant de luxe et d'efforts, je me suis dit que ce n'était pas une table pour des frères pauvres qui mendient chaque jour de porte en porte.

Des gens comme nous devraient imiter à tous égards l'exemple d'humilité et de pauvreté du Fils de Dieu, et ce plus que tout autre religieux. Car c'est à cela que nous sommes appelés et que nous sommes tenus devant Dieu et devant les hommes. Comme je le tiens maintenant, je pense qu'il convient à un de nos frères". Les frères de Greccio rougirent alors et comprirent que François avait dit la vérité. Certains d'entre eux pleurèrent même abondamment en voyant François assis par terre et en pensant qu'il les avait réprimandés avec tant de sainteté et de bonnes raisons (Leggenda Perugina 32). Tu te trompes, mon frère, si tu appelles vendredi le jour où, pour nous, l'enfant est né.

 \*A Noël, François mélangeait cependant la rigueur dans les principes avec une grande douceur. Lorsque les frères d'un monastère se demandèrent un jour s'ils devaient faire abstinence à Noël - qui tombait cette année-là un vendredi - il s'en défendit vivement : "Tu te trompes, mon frère, si tu appelles vendredi le jour où, pour nous, l'enfant est né". Il voulait plutôt qu'à Noël, les pauvres et les mendiants mangent comme les riches, et que même le bœuf et l'âne reçoivent ce jour-là une nourriture plus abondante (Thomas de Celano, Vita prima cap. 151 ; la première règle, la "Regola non bollata" de 1221, cap. 3, imposait toutefois aux frères un jeûne de la Toussaint à la veille de Noël).

\*L'épisode de sainte Claire, malade à Noël et qui ne pouvait donc pas participer avec les autres sœurs à la messe de François et de ses frères, parle également de l'esprit franciscain chaleureux et cordial. Mais de son lit d'hôpital, elle a pu voir et entendre en vision tout ce qui y était chanté et prié - ce qui a d'ailleurs valu à Claire le titre moderne de patronne de la télévision (Fioretti cap. 35).

### DEVINETTE DE PÂQUES 2019

Le nom recherché pour la devinette de Pâques 2019 était

**Le roi Abgar V d'Osrhoène à Édesse (Syrie orientale).**

Il portait également le nom d'Ukkama ou "le Noir". Avec les deux premières lettres "Ab...", on le trouve effectivement dès les premières pages des dictionnaires classés par ordre alphabétique. Il a régné sur Édesse (aujourd'hui dans le sud-est de la Turquie, juste avant la frontière syrienne) de 4 à 7 et de 13 à 50 après J.-C. et était issu de la dynastie des Abgarides. Avec lui, nous entrons également dans les débuts légendaires du christianisme en Syrie orientale, une région qui était un creuset de cultures et de religions et qui peut se targuer d'avoir une école théologique florissante au cours des siècles suivants et qui compte des noms aussi contradictoires que Bardesanes et Ephräm le Syrien. Un descendant ultérieur de cette maison royale des Abgarides a été évoqué dès le début de l'énigme, Abgar VIII. le Grand, qui régna de 179 (176)-212 (214), qui aurait rencontré le pape Eleuthère à Rome (Liber pontificalis 1,17), qui lutta contre les superstitions païennes, qui était un ami proche du philosophe religieux chrétien Bardesanes (154-222) et dont Eusèbe rapporte qu'il se convertit à la foi chrétienne (Chron. ad ann. 218) - probablement sous l'influence de son ami. Cet Abgar serait alors le premier roi chrétien et son royaume le premier chrétien - mais ce dernier point est controversé. [1]

ABGAR V. ET LA CORRESPONDANCE AVEC JÉSUS

Mais dans notre énigme, nous demandions Abgar V et non Abgar VIII, c'est-à-dire du roi du vivant de Jésus, dont la fameuse correspondance avec le Sauveur nous est parvenue - bien que cela soit également très légendaire (le pape Gélase avait déjà rejeté l'authenticité d'une telle correspondance lors d'un synode en 495) et fasse probablement partie des efforts visant à conférer des origines apostoliques et une importance unique à la ville d'Édesse, florissante en termes de foi et de culture, et à la défendre contre le manichéisme du 3e siècle et les courants hétérodoxes. Édesse était en effet un creuset de tendances religieuses, et l'on y trouvait donc, outre le christianisme orthodoxe, des tendances gnostiques et justement manichéennes[2].

 Le noyau historique de la tradition est probablement à chercher dans la mission chrétienne très ancienne d'Antioche et de Palestine (selon d'autres : de l'Est par les communautés juives d'Adiabène). L'un des premiers témoignages d'un christianisme local est la fameuse inscription d'Aberkios du 2e siècle, qui fait état d'un christianisme déjà consolidé en Syrie.

LES SOURCES

Toujours est-il que les sources de la légende sont anciennes, mais on constate de source en source une augmentation de la transmission :

 Eusèbe de Césarée (dans l'énigme "l'un des plus grands historiens de l'Eglise") a rapporté dans son "Histoire de l'Eglise" (h. e. 1,13 ; 2,1,6s.) que cette correspondance d'Abgar avec Jésus était conservée dans les archives d'Edessa. Par la suite, Abgar a écrit à Jésus pour lui demander la guérison et a reçu la réponse qu'après l'ascension du Christ, un de ses disciples viendrait à Édesse. Il s'agissait effectivement d'Addaï (Thaddée), l'un des 70 disciples de Jésus, qui a démontré au roi le pouvoir de guérison que le Seigneur lui avait confié (h. e. 1,11-21 ; 2,1,6s).

 La célèbre pèlerine de l'énigme est la voyageuse infatigable Égérie (Peregrinatio Aetheriae 19 ; similaire à Procope, Pers. 2,12). Vers 384/385, selon son récit, l'évêque d'Édesse lui a montré les lettres dont des copies étaient connues dans sa patrie, l'Aquitaine ou la Galice. Sa version des choses occupe une position intermédiaire entre la note d'Eusèbe et les formes ultérieures plus développées.

 La tradition est beaucoup plus développée dans la "Doctrina Addai" (vers 400). Elle rassemble plusieurs motifs, à savoir, outre la véritable image du Christ et la lettre du Christ (utilisée comme protection contre les ennemis et les dommages et censée rendre la ville invincible - lors du siège de la ville par les Perses en 540, elle fut placée au-dessus de la porte de la ville), la bénédiction de Jésus sur Édesse, la découverte de la croix par Protonike, la construction d'une église et l'établissement d'une hiérarchie et d'une liturgie ecclésiastiques. - En grec, nous trouvons le récit de ces événements dans les "Actes de l'apôtre Thaddée" apocryphes (peut-être écrits après 544).

Selon la tradition, Addaï a deux disciples, Aggaï et Mari, avec lesquels il aurait également missionné le territoire des Parthes, serait devenu le saint patron de la Perse et aurait été le premier évêque de Séleucie-Ctésiphon. On attribue d'ailleurs à Aggai et Mari une prière eucharistique de la liturgie nestorienne, dont on ne connaît toutefois pas les paroles de la consécration, ce qui a donné lieu il y a quelques années à un débat intéressant sur la reconnaissance de cette liturgie par l'Église catholique.

EDESSA ET L'IMAGE DE JÉSUS

Edessa était le principal centre de la culture syriaque chrétienne et a joué un rôle déterminant dans le développement de cette troisième grande langue du christianisme (avec le grec et le latin). C'est dans la ville chrétienne d'Édesse que le vieux syriaque originel s'est développé pour devenir le syriaque classique, la langue des chrétiens de Syrie et de Mésopotamie[3].

Mais l'idée de la véritable image de Jésus avait encore une grande histoire à Byzance et y encourageait fortement la vénération des images et la lutte contre les iconoclastes ;

Jean de Damas mentionne cette image de Jésus comme argument. L'empereur Constantin VII fit transporter l'image de Jésus, le "Manylion", à Constantinople le 15 août 944, mais il semble qu'elle ait été perdue après la prise de la capitale par les croisés en 1204. On le voit, un champ tout aussi intéressant, voire parfois aventureux, de l'histoire des missions, de l'Eglise et de la spiritualité, avec de grandes répercussions sur la vénération des images et l'art des icônes dans l'Eglise.

[1] Cf. principalement avec l'évidence numismatique W.Baum, König Abgar bar Manu (ca. 177-212) und die Frage nach dem "christlichen" Staat Edessa, dans : Der christliche Orient und seine Umwelt. Gesammelte Studien zu Ehren Jürgen Tubachs anbeißlich seiner 60. Geburtstag. Ed. par S. G. Vashalomidze / L. Greisiger, Wiesbaden 2007, 99-116. Sa conclusion reste ouverte : "L'affirmation : 'il n'y a jamais eu de rois chrétiens à Édesse' doit rester ouverte ; Abgar (VIII.) semble avoir donné au moins l'impression d'être ouvert au christianisme. Cependant, il n'est pas possible de prouver avec certitude qu'un roi d'Édesse ait jamais été chrétien ! Ni les pièces de monnaie, ni les inscriptions, ni les sources contemporaines ne permettent de tirer une telle conclusion. Il faut donc aussi rejeter les affirmations d'un "État chrétien" d'Édesse" (ibid. 106 et s.).

[2] Le codex Mani de Cologne montre que Mani lui-même a écrit une lettre à l'église d'Édesse. Il avait également un disciple du nom d'Adda - y aurait-il un lien avec Addaï ?

[3] Cf. H. Gzella, The Syriac Language in the Context of theSemitic Languages, dans : D. King (éd.), The Syriac World, Londres et New York 2019, 205-221, spéc. 214-217 ; le même, A Cultural History of Aramaic. From the Beginnings to the Advent of Islam (= Handbuch der Orientalistik I/111), Leiden 2015, 366379.

### DEVINETTE DE L'ÉTÉ 2019

Le poète recherché est

**Horace (18.12.65 avant J.-C. - 27. 11.8 avant J.-C.).**

La citation recherchée est la suivante

"Dulce et decorum est pro patria mori".

Traduit en français, cela donnerait quelque chose comme

"Il est doux et glorieux de mourir pour la patrie".

Il s'agit de l'une des citations d'Horace les plus connues, mais aussi les plus controversées, pour ne pas dire calomniées, surtout depuis les horreurs de la Première Guerre mondiale. Elle est tirée des Odes ou Carmina 3,2,13. Elle a été choisie pour notre énigme car elle illustre bien le bénéfice qu'il y a à ne pas se contenter de slogans, mais à aller aux sources mêmes, c'est-à-dire ici au poème entier.

LE MOT RECHERCHÉ ET SON POÈME

Le poème "Angustam amice", écrit vers 27/28 av. J.-C. dans un mètre alcéen, est le deuxième des six poèmes appelés depuis le XIXe siècle "Romérodes", au début du troisième livre des Odes d'Horace. Sous des angles différents, il présente, en tant que poète, philosophe et Romain, une analyse de la décadence de Rome et un appel à son renouveau par la vertu de l'individu. Mais la vertu, selon ce deuxième chant, consiste, selon l'enseignement pictural ancien auquel Horace adhère, à devenir autosuffisant, c'est-à-dire à se contenter de peu ("pauperiem pati" également programmatique dans carm. 1,1,18) et à ne pas se soumettre à la tyrannie de ses propres besoins, tout en étant autosuffisant, c'est-à-dire indépendant de l'homme, de la foule et de l'opinion des autres. On croit presque entendre le langage de l'Evangile, l'appel à passer par la porte étroite, le cantique des pauvres en esprit, la vie comme combat et mise à l'épreuve et l'alternance entre la disposition à la mort (le "mori" de notre v. 13) et la conquête de l'immortalité ("recludens inmeritis mori / Coelum", v. 21 sq.).

Bien sûr, il s'agit ici de Rome et non du royaume des cieux, et la nécessité du service militaire - une évidence pour tout Romain - était présente à l'esprit de tous, en particulier après la défaite humiliante contre les Parthes sous Crassus en 53 av. Maintenant qu'Auguste s'apprête à les combattre à nouveau, seule une virtus authentique, littéralement virilité, c'est-à-dire la vertu telle qu'Horace la conçoit, peut aider : ne pas s'épargner soi-même, s'endurcir dans la vie de soldat (vv.2-6), dissuader ainsi l'ennemi (vv. 6-12), surtout par sa disposition au sacrifice, qui rend sa mort au combat honorable et non pas honteuse comme chez le lâche qui est tué dans sa fuite (vv. 13-16 ; Horace lui-même a sans doute combattu plusieurs fois en tant que soldat, il ne faut donc pas le clouer au moment de sa fuite à Philippes !) La vertu - virtus - est également au centre du poème, le catchword des v. 17 et 22. Elle se traduit désormais par la fidélité à soi-même et à l'honneur moral et la mise à l'écart de la faveur de la masse (vv. 17-24), ainsi que par l'attachement religieux et la séparation d'avec ceux qui divulguent les secrets sacrés et qui sont voués au châtiment de Dieu en tant que sacrilèges ("incestus", v. 30) et criminels ("scelestus", v. 31). Ce n'est que lorsque la vertu romaine, aujourd'hui bafouée, revient ("priscus et neglecta redire virtus", carm. saec. 58) que Rome refleurit.

Tous ces thèmes sont les préférés d'Horace, notamment l'éloge de la vie simple, l'acceptation de l'ici et maintenant, l'individualisme et le développement de la personnalité, la séparation de la foule ("Odi profanum volgus et arceo", carm. 3,1,1), la culture d'une vie meilleure et cultivée dans un cercle d'amis choisis (le poème est adressé à l'"amice", l'ami, v. 1 !) et le mépris pour la politique sans colonne vertébrale (cf. carm. 3,1) qui met l'étendard de manière populiste au vent des humeurs ("arbitrio popularis aurae", v. 20, cf. carm. 1,1,7s. et 1,1,30-32). Tout est résumé dans carm.3,29,55s : la Fortune offre aujourd'hui des cadeaux abondants et s'enfuit honteusement demain, mais le poète renonce volontiers à ses dons :

"Virtute me involvo probamque Pauperiem sino dote quero.

Je me revêts de la vertu et m'arrête sans dot pour l'honorable pauvreté".

 La pauvreté comme épouse - cela fait presque penser à saint François. Le fait que cet ami de l'art, de l'amour et de la vie simple et heureuse était tout sauf un belliciste et un militariste est prouvé par l'Epode 7, une dénonciation passionnée de la guerre civile.

Au milieu de cette leçon de morale poétique, que signifie le mot "Dulce et decorum" ? Il s'agit d'une allusion à un mot du poète grec Tyrtaios du 7e siècle avant J.-C. (fr. 6 D), qui qualifie de beau (kalón) le fait de mourir pour la patrie au premier rang des guerriers. De plus, motiver les soldats pour le combat faisait partie des formes de base du discours public, et l'appel à l'honneur était un topos fixe : si ceux à qui l'on s'adressait devaient mettre leur vie en jeu au combat, ils devaient savoir qu'il était moralement bon, et donc beau et honorable, de faire preuve de courage jusqu'au bout à cette heure. Mais tout cela n'est que l'arrière-plan de la tournure très élaborée d'Horace. La phrase n'est pas devenue proverbiale par hasard, car il s'agit d'une phrase - tout comme le vers d'ouverture "Angustam amice pauperiem pati". Les deux vers deviennent ainsi des piliers porteurs de l'ensemble. Une autre observation renforce cette impression : il faut également noter l'allitération onomatopéique "dulce" / "decorum" et "pro patria", cette dernière étant d'ailleurs déjà évoquée au début dans le mot d'ordre de tout le poème : "pauperiem pati", là aussi préparé par une deuxième allitération : "Angustam amice" ! "dulce" / "decorum" murmure la consonne douce D, "pro patria" en revanche le P dur, carrément craché, méprisant toute crainte. En d'autres termes, le dur sort de la mort à la guerre devient "plus doux" là où il ne s'agit pas simplement d'un destin écrasant, mais d'une partie d'un mode de vie conscient et sage de frugalité et d'honneur moral. La "douceur" n'est pas ici le sentiment momentané à l'heure de l'angoisse de la mort et de la mort cruelle - ce qui serait effectivement cynique et idéologique -, mais le sentiment que la patria et ses femmes, enfants et hommes sont en train d'être "sauvés".

La gratitude se porte sur celui qui réalise lui-même l'"angustam pauperiem pati" dans une épreuve extrême. La mort se déroule donc sous le regard de ceux auxquels on est lié par l'amour et la pietas et qui vous remercieront profondément du sacrifice de la vie. Ce reflet de l'habileté militaire dans les yeux des spectateurs - qui trouve d'ailleurs son parallèle chrétien dans le fait que les martyrs savent qu'ils vont mourir sous le regard de Dieu, des anges et des saints - pourrait d'ailleurs devenir une clé de tout le poème. Alors qu'on le divise volontiers en deux et qu'on le coupe au v. 16, il est en réalité lié par le thème de la "mort".

Dans la première partie, la "matrona tyranni", qui ne fait que comparer les forces et déconseille à son mari inexpérimenté de combattre à armes inégales le lion ennemi, alors que dans la deuxième partie, il s'agit d'une virtus qui renonce justement à la faveur et à l'opinion du peuple et qui intériorise le sens de l'honneur de l'honor (c'est en ce sens que Hommel 246 a sans doute manqué l'innovation décisive d'Horace, lorsqu'il lui attribue encore, dans le mot "Dulce et decorum", un sens de l'honneur romain ou grec ancien). Le poète a également fait remarquer que le poème de Hommel n'est pas un poème d'honneur, mais un poème d'honneur, et que le poème de Hommel est un poème d'honneur, et que le poème de Hommel est un poème d'honneur.)

LE POÈME EN TOUTES LETTRES

L'original du poème et une traduction assez littérale se trouvent sur ce lien. Un passage clé pour la compréhension du mot "Dulce et decorum" est certainement le début :

Angustam amice pauperiem pati robustus acri militia puer

condiscat et Parthos ferocis vexet eques metuendus hasta.

Le passage décisif est le suivant

Dulce et decorum est pro patria mori :

mors et fugacem persequitur virum nec parcit inbellis iuventae

poplitibus timidove tergo.

[dans la traduction assez littérale :]

Que le jeune garçon, fort de son dur service militaire, apprenne à supporter volontiers le manque et la pauvreté, qu'il devienne un redoutable cavalier et qu'il tourmente les féroces Parthes avec sa lance, et qu'il mène sa vie en plein air, même dans les situations les plus troublées.

Du haut des remparts ennemis, l'épouse du tyran belliqueux l'aperçoit, et la vierge mûre soupire que, hélas, l'époux royal, inexpérimenté au combat, ne provoque pas par un contact le lion rugueux que la fureur sanglante déchire au milieu du carnage.

Il est doux et honorable de mourir pour la patrie : La mort poursuit aussi l'homme qui fuit et elle n'épargne pas le creux des genoux et le dos craintif de la jeunesse lâche.

La vertu, qui ne connaît pas d'échec honteux, brille d'un honneur immaculé et ne prend ni ne dépose les haches au gré du peuple venteux.

La vertu, elle ouvre le ciel à ceux qui ne méritent pas de mourir, et elle tente un chemin sur une route interdite, méprisant la réunion bourgeoise, fuyant le sol humide avec son aile.

Même pour un silence fidèle, il y a une récompense certaine : celui qui révèle le culte secret de Cérès, je lui interdirai d'être sous le même toit que moi et de conduire la fragile embarcation.

Souvent, Jupiter a ajouté un intègre à un impie sans y prêter attention, rarement le châtiment, malgré son pied boiteux, a abandonné un criminel de passage.

LA SUPPRESSION DE L'HORACE À L'UNIVERSITÉ DE MUNICH LUDWIG-MAXIMILIAN EN 1958

En 1958, il y eut une controverse mémorable au sujet du vers "Dulce et decorum" sur la "grille de l'aigle" en fer forgé de l'atrium, qui rendait hommage aux camarades de l'université tombés au combat et dont les lettres venaient d'être replacées, dorées à neuf, dans le cadre de la reconstruction qui ne s'était achevée qu'en 1957. L'atrium est également connu pour avoir été le théâtre des actions de tracts de la Rose blanche en 1943, et l'Aula toute proche a été le siège de l'Assemblée constituante bavaroise, du Landtag et du Sénat dans les premières années de l'après-guerre. Le mot d'ordre - sorti de son contexte - dans ce lieu hautement historique avait déjà suscité depuis un certain temps des protestations qui se sont rapidement transformées en une véritable politique symbolique avec des partisans et des adversaires véhéments bien au-delà de l'université. Elle a été déclenchée par l'action d'un étudiant qui avait accroché au-dessus du verset romain le slogan (sans doute tricoté avec une aiguille latine un peu chaude) : "Turpe et stupidum est pro amentia loqui. Il est honteux et stupide de parler en faveur de la folie". Le sénat de l'université a finalement fait recouvrir l'inscription (contrairement à un vote de l'ASTA) et a appelé à des alternatives, qui devaient toutefois aussi honorer la "Rose blanche" et exprimer un "idéal pour lequel il vaut la peine de s'engager". Les associations étudiantes libérales et socialistes imposèrent cependant une assemblée générale extraordinaire des étudiants. Le 30 janvier - jour de commémoration de la prise de pouvoir en 1933 ! - 75% des plus de 3000 étudiants réunis votèrent, après une discussion passionnée, en faveur de la proposition irénique du recteur, le professeur Egon Wiberg, chimiste : "Mortui viventes obligant. Les morts obligent les vivants". Ce mot de remplacement s'est toutefois avéré être la devise néo-latine du "Volksbund deutsche Kriegsgräberfürsorge". Le philologue classique Georg Pfligersdorffer a donc créé le substitut : "Mortuorum virtute tenemur. - Nous sommes portés par la vertu des morts". Celui qui connaît le poème d'Horace dans son ensemble pourrait reconnaître dans cette nouvelle correction une tentative de rapprochement avec Horace, à savoir l'éloge d'un mode de vie simple, qui fait peu de cas de son propre confort et de son propre souci. En tout cas, un étudiant hongrois en exil a démontré de manière encore plus impressionnante le sens de l'esprit authentique du poème lorsqu'il a demandé, lors de l'assemblée générale houleuse, de laisser le mot "Dulce et decorum" supprimé à la mémoire de ses camarades d'université tombés lors de l'insurrection de Budapest en 1956. - Quoi qu'il en soit, lors de l'inauguration du mémorial de la "Rose blanche" le 13 juillet 1958, Romano Guardini a prononcé le discours.

L'ÉTANCHEUR

Horace - ou Quintus Horatius Flaccus de son nom complet - était originaire de Venusia (aujourd'hui Venosa) dans le sud de l'Italie, en Lucanie (Pouilles), et était le fils d'un affranchi et commissaire-priseur à Rome. Le père a beaucoup investi dans l'éducation de son fils. C'est surtout l'étude de la littérature et de la philosophie grecques, en particulier de l'éthique d'Épicure, à Athènes qui le marqua. Après l'assassinat de César aux Ides de mars 44 av. J.-C., il combattit aux côtés de ses assassins Brutus et Cassius, dans la position, certes élevée, de tribun militaire. C'est avec cette troupe qu'il subit la défaite historique de Philippes ("Nous nous reverrons à Philippes"). Lui-même a cherché son salut dans la fuite. Depuis lors, non seulement l'armée, mais aussi la vie publique en général, lui sont plutôt suspectes - les poèmes écrits sous l'influence de la guerre civile sont carrément sombres et pleins de dénonciation. (...)

 Après la débâcle de Philippes , Horace chercha à gagner sa vie en tant que secrétaire d'État au Trésor public, car il avait perdu la maison de ses parents ainsi que l'hôtel particulier de son père (et probablement aussi ce dernier) à la suite de la confiscation des biens des perdants. Sa vie prit un tournant décisif lorsque Mécène (le modèle et l'homonyme de tous les "mécènes" ultérieurs) l'accueillit dans sa société après une période d'examen de neuf mois, par l'intermédiaire de Virgile et Varius, en 38/37 av. J.-C. (décrit dans la Satire 1,6,54-62) - car Mécène était aussi exigeant que sélectif (Satire 1,9). Ce cercle de Mécène était consacré à l'art, à la poésie, à la chanson, à la philosophie et à la communauté de vie. Le riche Mécène ne se contenta pas de soulager Horace d'un coup de tous ses soucis matériels, il le distingua aussi plus tard par un domaine dans les montagnes de Sabine, près de Tivoli, que le poète aimait ardemment et dans lequel il aimait se retirer de la grande ville bruyante de Rome.

Son œuvre poétique ne dépasse pas un volume de littérature. Mais quelle littérature ! En moyenne, il ne terminait pas plus de deux poèmes par mois, tant il peaufinait et travaillait à l'achèvement de ses œuvres. Il a conseillé un jour qu'une poésie devait mûrir pendant neuf ans avant d'être achevée. Bertold Brecht, qui a critiqué avec véhémence le "Dulce et decorum" dans une dissertation scolaire en 1915, a déclaré plus tard avec admiration qu'Horace méritait d'être lu jusqu'à aujourd'hui parce qu'il sculptait ses vers dans le marbre et non dans la boue comme les contemporains.

VOICI ENCORE QUELQUES INDICES DE L'ÉNIGME ET LEUR RÉSOLUTION

"Mei Rua will I !" signifie chez Horace : "Beatus ille qui procul negotiis. - Heureux celui qui se tient à l'écart des affaires". Le poème (...) est un éloge de la vie tranquille à la campagne, avec toutefois à la fin une chute typiquement horacienne, à savoir que ce souhait est peint par un usurier connu de la ville, seulement pour retourner ensuite à ses sales affaires !

 Le mécène et ami qui l'a soulagé de tous ses soucis financiers et l'a placé d'un seul coup au premier rang des poètes romains était ledit Mécène - le modèle et l'homonyme de tous les "mécènes" ultérieurs.

 Il chante le voyage onirique vers "l'île des bienheureux" en 16. Plus qu'une rêverie inoffensive, elle appelle plutôt la "melior pars" (v. 15.37) de Rome à laisser derrière elle les "pii" (v. 66) avec "virtus" (v. 39) et détermination, l'âge de fer de l'ici et maintenant avec sa crudité et sa violence.

 Le collègue poète de gauche est Bertold Brecht. Dans une dissertation d'école, il s'est exprimé sur le mot "Dulce et decorum" en le qualifiant de "propagande utilitaire" et en disant que l'on ne peut en parler que tant que l'on est soi-même loin de la "mort héroïque".

Puis, faisant allusion à la fuite d'Horace à Philippes, il poursuit : "Mais si l'homme-os s'approche d'eux, ils prennent le bouclier sur le dos et s'enfuient comme le bouffon fétide de l'empereur à Philippes, qui a inventé ce proverbe" (cité par Hommel, Dulce 220 et s.). Brecht a d'ailleurs failli être renvoyé de l'école à cause de ce verdict, tant cette critique s'apparentait encore à l'époque à un iconoclasme.

Le chouchou des médias et soi-disant pape de la littérature est Marcel Reich-Ranicki, qui a traité Horace de "gratte-papier" avec ce mot - plus ampoulé que bien informé.

 Il a pris assez littéralement son "rôle presque sacerdotal de bâtisseur de ponts vers une vie heureuse" et s'est considéré comme un "prêtre des muses" (3,1,3).

 Les quatre recueils et deux pièces isolées sont les épopées ("Jambes"), les odes ("Carmina"), les satires et les lettres, ainsi que le "Carmen saeculare", le chant de fête officiel pour la célébration de la sécularité de Rome, et le "De arte poetica" avec les indications pour les poètes dilettantes.

L'ŒUVRE POÉTIQUE

Cela nous amène à l'œuvre limitée, mais parfaitement élaborée, d'Horace. On peut y distinguer trois grandes phases :

 l'œuvre de jeunesse, souvent pétillante et insolente, des épopées et des premières satires, encore marquée par la folie de la guerre civile et un monde moralement brisé - d'où le ton offensif, souvent acerbe, auquel ces genres répondaient ;

 la période de maturité avec les trois premiers livres des Odes (Carmina) et le premier livre des Lettres/Epîtres (31-20 av. J.-C.) et enfin

 celle d'un certain âge ("certainement"- il avait maintenant dépassé la cinquantaine), et elle comprend le quatrième livre d'odes et le deuxième livre de lettres.

ÉPISODES ("JAMBES") :

Dans ce recueil de 17 poèmes, Horace introduit à Rome un type de poésie en vers alternés qu'Archiloque de Paros avait fait connaître aux Grecs au VIIe siècle avant Jésus-Christ (cf. épist. 19) et que Sappho et Alcée avaient cultivé : un esprit pétillant et venimeux avec lequel il s'affranchit des exigences et des prétentions de son époque. On connaît son éloge déjà cité de la vie simple à la campagne ("Beatus ille qui procul negotiis", epod. 2) - mais avec la pointe que cet éloge est prononcé par l'usurier avant qu'il ne retourne à ses affaires troubles. Il a ainsi certainement ironisé sur son propre engouement pour la vie à la campagne. Sa dénonciation de la Rome des guerres civiles dans l'epod. 7 et, comme par contraste, l'utopie déjà mentionnée de l'île des bienheureux (épod. 16).

SATIR :

La collection se compose de deux livres datant de deux périodes bien distinctes de la vie du poète. Le premier livre en particulier (paru en 35 av. J.-C.) est une introduction idéale pour les novices d'Horace. Avec le genre de la satire, Horace reprend une forme romaine qui permet d'exprimer des choses hautement personnelles de manière pointue et avec humour ("ridentem dicere verum", satir. 1,1,24). Chez Horace, cela signifie toujours aussi : critique de l'humain-tout humain, de l'imperfection morale, mesurée à l'idéal élevé de la "vita beata" de l'épicurisme originel : frugalité, mesure, se réjouir de ce qui est donné, renoncer à la cupidité et à la soif d'honneur, etc. Ses descriptions de la vie quotidienne sont particulièrement savoureuses. Ce sont justement ses satires morales qui lui ont longtemps valu une bonne réputation au Moyen-Âge chrétien ; c'est pourquoi Dante, par exemple, lui a encore accordé une place privilégiée dans "L'Enfer". Le deuxième livre, en revanche, semble à première vue plus serein, mais aussi, pour certains, plus insipide - à tort. La couronne, la 6e satire avec la célèbre parabole de la souris des villes et de la souris des champs, n'est pas le seul joyau. Où, dans l'Antiquité, a-t-on écrit de manière plus pertinente sur la nourriture et tout ce qui s'y rapporte ? Mais la parodie souriante de soi-même dans la bouche de son propre esclave prouve également la maturité acquise (satir. 2,7). Tout respire ici l'humour, parfois même l'exubérance, et un regard sur l'humain aiguisé par une riche expérience.

ODES (CARMINA) :

Le point culminant de l'œuvre d'Horace est sans aucun doute son recueil d'odes en quatre livres - le quatrième étant en quelque sorte un post-scriptum ultérieur aux trois premiers livres déjà publiés en 23 avant Jésus-Christ. Nous avons déjà fait connaissance en détail avec le poème "Dulce et decorum" et les six "Odes romaines".

CARMEN SAECULARE :

Il s'agit de la plus importante commande d'Horace, de l'empereur Auguste pour le centenaire de la ville

Rome et exécutée dans un chant processionnel par des garçons et des filles lors de leur départ du Capitole.

LETTRES (ÉPÎTRES) :

Comme les satires, les lettres sont divisées en deux livres et traitent pour la plupart, sous forme métrique, de questions de philosophie, d'art et de conduite de vie à l'intention de différents destinataires. Lors de la publication des trois premiers livres d'odes, il avait 42 ans, "nel mezzo cammin' di mia vita", et cela représentait pour lui un tournant, afin de passer du "vin, de la femme et du chant" à des questions plus sérieuses de la vie, de manière encore plus explicite. Mais comme pour les satires, l'attrait réside à nouveau dans la vérité morale profondément incarnée, qui se présente sous la forme d'observations quotidiennes pertinentes.

DE ARTE POETICA :

Là encore, sous une forme métrique proche de celle des lettres, le poète expérimenté donne aux nombreux (et pas toujours très doués) novices en poésie des conseils, des indications et des avertissements sur le métier, souvent sous-estimé, de poète. Il ne s'agit donc pas d'un traité fermé, mais plutôt d'une conversation informelle du maître avec des novices et des aspirants.

LITTERATURE :

L'édition bilingue d'Horace dans la célèbre collection Tusculum est à portée de main : Horace. Œuvres complètes. Latin et allemand, Munich : Artemis 91982.

*Il existe de nombreuses introductions recommandées à son œuvre, notamment*

*Eckhard Lefèvre, Horace. Dichter im augusteischen Rom, Munich : Beck 1993.*

*(plus succinct :) Bernhard Kytzler, Horace. Une introduction. Avec 15 illustrations, Stuttgart : Reclam 1996.*

*Sur le vers d'Horace recherché, voir aussi : Hildebrecht Hommel, Dulce et decorum, dans : Rheinisches Museum für Philologie. Neue Folge 111, H. 3 (1968) 219-252.*

### Casse-tête de Noël 2019

De quelle œuvre s'agissait-il finalement ? Eh bien, on cherchait la

**"Messe de Minuit",**

la composition de messe pour la messe de Noël de **Marc-Antoine Charpentier.**

Elle a été composée vers 1694 pour l'église Saint-Louis des Jésuites à Paris, où il a travaillé comme maître de chapelle de 1688 à 1698. Le Parisien Marc-Antoine Charpentier (1643-24.2.1704) a longtemps été oublié, mais au cours du 20e siècle, on a redécouvert l'extraordinaire puissance de composition des 550 œuvres qui nous sont parvenues. Il allie avec bonheur le style français et courtois aux traditions baroques italiennes de son maître G. Carissimi (pendant son séjour de plusieurs années dans la ville éternelle de Rome, il étudia avec lui de 1666/67 à 1670 ; de retour, il se retrouva dans le cercle de l'abbé Mathieu). Dans ses 12 compositions de messes, il reprend le type italien de la messe concertante, dans laquelle les instruments sont conduits de manière autonome et apparaissent volontiers comme en dialogue avec les vocalistes. Les parties chantées alternent avec les versets d'orgue. Dans la "Messe de Minuit", c'est surtout la simplicité et la joie de Bethléem qui s'expriment en bon français. On a l'impression de voir les bergers danser près de la crèche et on a toujours envie de chanter avec eux - ce n'est pas tout à fait un hasard, car Charpentier a intégré les mélodies de dix chants de Noël traditionnels français dont les origines remontent au XIIe siècle - mais avec tant d'art qu'on n'en arrive jamais à un grossier "Et maintenant, tout le monde peut chanter avec moi ! Ces vieux chants simples et joyeux étaient très populaires parmi le peuple ; Etienne Pasquier raconte en 1571 que dans sa jeunesse, les familles se réunissaient encore chaque soir pour chanter, mais que plus tard, la coutume n'a survécu qu'à Noël, lorsque les enfants et les adultes chantaient les "Noëls" dans les rues et à l'église lors du sacrifice. Dans la "Messe de Minuit", il reste cependant plutôt simple, même sur le plan instrumental, avec deux flûtes, des cordes et un orgue (et peut même être vocalisé le cas échéant) - une circonstance gratifiante pour les musiciens d'église actuels.

Le sens de la gaieté et de l'esprit de Charpentier aurait-il été renforcé par son travail de longue haleine auprès du plus grand des poètes comiques, Molière, et de sa "Troupe du Roy" (devenue plus tard la "Comédie Française") depuis 1672 ? Molière s'était brouillé avec Jean\_Baptiste Lully, la grande star musicale de l'époque et de la cour de Versailles, et avait donc choisi Charpentier comme compositeur. Quoi qu'il en soit, sa "Messe de Minuit" est empreinte d'une piété de Noël qui n'a rien à voir avec notre musique de Noël souvent un peu trop intériorisée. Mais peut-être ne faut-il pas oublier qu'il a composé cette messe pour les jésuites, c'est-à-dire pour l'ordre qui maîtrisait mieux que quiconque le sens de la mise en scène efficace de la foi, notamment pour les gens simples. C'est pour eux qu'il a composé, entre autres, les tragédies spirituelles très appréciées, comme celles des Enfants innocents, du Jugement dernier, d'Esther et Judith ou du Reniement de Pierre.

RECHERCHE DE PISTES

Retour à l'énigme. Quelle est la résolution des "clous" ?

 Le prénom Marc-Antoine est l'homonyme du grand compagnon de Jules César, héros titre d'un drame de Shakespeare ("Antoine et Cléopâtre"), mais surtout connu pour son discours au peuple romain dans le "Jules César" de Shakespeare (3e acte, 2e entrée), après lequel les assassins de César peuvent faire leurs valises, chef-d'œuvre de démagogie.

 Le nom de famille Charpentier avec les trois premières lettres C-H-A donne en effet une mélodie simple descendante.

 Le concurrent musical et star de son époque a déjà été nommé, Jean-Baptiste Lully (1632-1687).

 Il avait également été question de l'église jésuite Saint-Louis- Saint-Paul. Charpentier avait manqué la candidature pour la prestigieuse Sainte-Chapelle. Il est cependant censé y être enterré, mais seule une épitaphe capricieuse rappelle son souvenir.

 Et puis, il y avait aussi le succès triomphal à siffler. Il s'agit des premières mesures de son "Te Deum" (donc à la louange de Dieu !), qui, depuis les années 50, a annoncé aux téléspectateurs européens des retransmissions mémorables en tant que mélodie de l'Eurovision.

 Ce qui aurait semblé impossible aux théologiens, la musique l'a rendu possible. Charpentier a également travaillé pour le couvent de la Part-Royal, qui était étroitement lié au jansénisme austère, exigeant et plutôt pessimiste. Le philosophe chrétien qui sympathise avec ce courant et qui fait le fameux pari est Blaise Pascal. Ce dernier, avec ses "Lettres provinciales", était en quelque sorte un marteau jésuite.

 Et enfin, sans horreur aucune : les œuvres de Charpentier sont répertoriées et numérotées dans le catalogue d'Hitchcock depuis 1982.

\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*\*